

Université de Zagreb
Faculté de Philosophie et Lettres
Département d'études romanes

**MERLIN L'ENCHANTEUR – PERSONNAGE ET SON RÔLE
DANS L'HISTOIRE DU GRAAL**

Rene Švaljek

dr. sc. Nenad Ivić, red. prof.

Zagreb, 18 février 2019

Table des matières

| | |
|---|----|
| 1. INTRODUCTION..... | 1 |
| 2. MERLIN L'ENCHANTEUR..... | 3 |
| 2.1. SOURCES | 3 |
| 2.2. ROBERT DE BORON | 4 |
| 2.3. LE PERSONNAGE | 9 |
| 2.3.1. MERLIN DANS LE CYCLE ARTHURIEN..... | 10 |
| 2.3.2. MERLIN COMME FIGURE CHRETIENNE..... | 12 |
| 2.3.3. RÔLE DE MERLIN DANS L'HISTOIRE DU GRAAL..... | 15 |
| 2.4. MAGIE AU MOYEN ÂGE | 22 |
| 2.5. ENCHANTEUR AUTANT QUE PROPHETE | 25 |
| 3. CONCLUSION | 33 |
| 4. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES | 35 |

1. INTRODUCTION

La production littéraire médiévale est, selon tous les critères, assez spécifique. Le Moyen Âge français est héritier par excellence des traditions antérieures et même des traditions « étrangères » (comme de celle anglaise par exemple, en ce qui concerne notre sujet de travail). Le meilleur exemple en est la légende arthurienne, qui est d'origine anglaise, c'est-à-dire provenant de l'île de Bretagne et qui a connu un énorme succès dans toute l'Europe, surtout en France au Moyen Âge, à travers les romans du cycle breton ayant comme thème les aventures du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde. L'héritage des traditions antérieures et étrangères dans la littérature médiévale française est bien visible surtout dans les romans d'aventure de Chrétien de Troyes, et encore plus dans le *Merlin* de Robert de Boron.

Nous savons que l'histoire étudie les sociétés et les mondes qui sont autres que ceux où nous vivons (Markale, 1981). Pour entrer donc dans la profondeur du monde que nous examinons à travers les œuvres littéraires, il faut se rendre compte des différences entre les deux réalités et ne pas les confondre. Ainsi nous faut-il savoir que le Moyen Âge n'était donc pas très originel quant à la production littéraire ; différentes histoires et mythes se sont mêlés avec la mythologie classique, ce qui est logique vu que le Moyen Âge tentait d'imiter la littérature antique (Zink, 2018). Mais ce type de *mimesis* ne se limitait pas seulement à copier l'antiquité, il empruntait aussi aux cultures environnantes. Et dans ce procédé, il fallait être très prudent si l'on traitait des thèmes « sensibles », comme par exemple du monde imaginaire et des personnages ayant à faire avec la magie, ce qui était tout à fait ordinaire dans les imaginaires de l'antiquité ou dans les imaginaires des peuples préchrétiens en général. Nous parlons alors du merveilleux dans la littérature. En effet chaque société du merveilleux se nourrit d'un merveilleux antérieur (Le Goff, 1985). La magie au Moyen Âge était un champ fortement redouté, peu clair et peu élaboré. La source en était quasiment inconnue, mais il était clair qu'il s'agissait d'un concept hérité de l'antiquité. De conséquence, la magie, pour être justifiée, était attribuée au surnaturel chrétien qui constitue le merveilleux médiéval. Ainsi, nous voyons que l'imaginaire médiéval inclut un mélange d'idées sur la magie et le surnaturel remontant à l'antiquité, aux rites et croyances judéo-chrétiens, germaniques ou celtes (Saunders, 2009). Avec ce point nous arrivons au personnage de Merlin, entré dans la littérature française avec l'œuvre de Robert de Boron et c'est justement grâce à cette œuvre que ce personnage a obtenu la gloire qu'il a tout aujourd'hui.

Le personnage de Merlin n'est pas au centre de notre attention seulement à cause de ses traits intéressants et mystifiants, mais aussi à cause de son importance dans l'évolution de l'histoire du Graal et dans l'évolution des romans arthuriens en général, surtout en France. Ce personnage et l'œuvre de Robert de Boron ont marqué une nouvelle étape dans la littérature et surtout dans le traitement des thèmes de la réalité merveilleuse et des personnages y appartenant. Le but de ce mémoire de master sera d'analyser le personnage de Merlin (voir quelles sont les sources pour la légende, son origine et l'évolution littéraire du personnage), son rôle dans l'histoire du Graal (en travaillant sur un épisode tiré du roman de Merlin publié d'après le manuscrit Huth ; il s'agit de l'épisode final du roman où Arthur tire l'épée de l'enclume), et les traits qui le rendent « enchanteur ».

2. MERLIN L'ENCHANTEUR

Merlin est un des personnages les plus mystiques du cycle arthurien et un des principaux acteurs dans le développement du monde arthurien. En disant mystique, nous pensons surtout à son origine très peu claire, sa complexité (en tant que personnage) et à la pluralité des sources textuelles ainsi qu'à la pluralité des personnages et des traits qui les lient ensemble. Il est voilé de mystère, « il est unique et multiple : il est l'Enchanteur, bien sûr, mais il est aussi le Prophète » (Markale, 1992 : 9). Tout aujourd'hui divers philologues, auteurs et scientifiques n'ont pas réussi à trouver un « Merlin » historique sur lequel ils seraient tous d'accord. D'aucuns ont cherché à prouver sa véracité historique (Goodrich, 1988 ; Markale, 1992) mais toujours avec peu de succès justement à cause de la multiplicité des sources et d'une inconsistance quant aux sources, leurs contenus et, en principe, leurs programmes.

2.1. SOURCES

Paul Zumthor écrit dans sa très savante étude sur le Prophète qu'il faut cesser de voir Merlin comme représentant d'une authentique tradition celtique (Zumthor, 1943) et ainsi arrêter de chercher un Merlin historique, puisque il ne put pas exister dans une telle forme et sous un tel nom. Son étude est un des meilleurs points de départ pour l'analyse du personnage et de ses sources grâce à l'étendu du matériau traité. Ainsi, nous savons que Merlin, sous tel nom, apparaît pour la première fois dans l'œuvre du moine gallois Geoffroy of Monmouth, *Prophe-tiae Merlini* (1134), sous le nom latinisé Merlinus Ambrosius. Il n'existe aucune trace de Merlin antérieure à cette date. Cependant, le personnage existe sans doute depuis longue date dans la tradition orale celtique (Gauvard *et al.*, 2002). Mais la vraie naissance de la légende de Merlin provient du même auteur, Geoffroy, de son œuvre intitulée *Historia regum Britanniae* écrite un an plus tard, en 1135 (il s'agit ici d'une chronique des rois bretons, qui servit à maints chroniqueurs, intéressés à l'histoire bretonne, du XII^{ème} au XVII^{ème} siècles). Nous devons le personnage de Merlin à Geoffroy et à son intention de le rapprocher à un auditoire avec une réincarnation dans un humble folklore (tout en gardant sa stature surhumaine mise ensemble avec des détails connus) (Zumthor, 1943).

Quand même, le personnage de Merlin existait bien avant l'œuvre de Geoffroy, mais sous un autre nom. Quelques-unes sont les œuvres traitant l'histoire des Bretons après le départ des troupes romanes au début du V^{ème} siècle qui ont comme personnage Ambrosius, qui deviendra plus tard Merlinus. Ce sont *De excidio et conquestu Britanniae* par Gildas (VI^{ème} s.), *Historia ecclesiastica gentis anglorum* par Bède le Vénérable (achevée en 731 environ) et *Historia Brittonum* par Nennius (IX^{ème} siècle). Selon Gildas et Bède, il y eut un chef de guerre

d'origine romaine nommé Aurelius Ambrosius qui regroupa les tribus bretonnes pour faire résistance à tribus saxonnes qui pillèrent la Bretagne et qui porta une grande victoire contre les Saxons. Chez Nennius, en revanche, Ambrosius ne joue plus aucun rôle militaire. La victoire sur les Saxons est alors attribuée à Arthur, qui n'est qu'un *dux bellorum*, et non pas un roi (Zumthor, 1943). D'aucuns l'estiment pourtant même inutile comme roi ; il ne sait pas lire, il n'appartient pas à la caste des chevaliers (Markale, 1981). Ce n'est pas donc Geoffroy qui a lancé ce motif du Prophète dans la littérature ; il y a plusieurs couches folkloriques qui se cachent sous le texte de Geoffroy de Monmouth. Mais il est ind disputable que c'est Geoffroy qui lance la légende de Merlin, et avec qui le personnage obtient son caractère de prophète, déjà apparu chez Nennius.

La légende de Merlin reçoit de l'ampleur avec une suite, soit un élargissement de la légende, avec une autre œuvre, de nouveau par Geoffroy de Monmouth, *Vita Merlini* (1153) où Merlin devient Merlinus Sylvestris : il se retira dans le bois où il vivait en homme de bois et se cachait du monde devenu fou après la perte de deux amis dans une bataille. Les épisodes dans la *Vita* sont évidemment fictives, mal écrites, mais apparaissent avoir suscité un grand intérêt et véracité (Zumthor, 1943).

Une autre importante étape pour le développement du personnage de Merlin et pour sa popularisation en France est certes le *Brut*, écrit par Wace (1155 environ). C'est en effet une traduction, voire une adaptation de l'*HRB* de Geoffroy en français en vers. Avec cette œuvre, la légende arthurienne pénètre le sol français, et avec elle, Merlin lui-aussi. *Brut* pénétra beaucoup plus profondément dans les lieux moins cultivés justement à cause de la langue vulgaire sur laquelle il est écrit et à cause de l'intérêt romanesque (Zumthor, 1943).

2.2. ROBERT DE BORON

Un demi-siècle plus tard apparaît l'œuvre de Robert de Boron. Censé être l'auteur d'une trilogie, *Joseph d'Arimathie ou l'Estoire dou saint Graal*, *Merlin* et *Perceval* (perdu ; il existe de certaines spéculations de son existence grâce à différentes indices très vagues trouvées dans le texte de Robert), il reste assez inconnu même aujourd'hui ; il était soit un noble du nord français (wallon ou picard) soit un clerc qui vivait au tournant des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles (Zumthor, 1943). Dans un passage de son œuvre, l'auteur mentionne qu'il avait fait la première rédaction de son œuvre avec Gautier de Montbéliard (mort en 1212), donc la première rédaction date certainement du début du XIII^{ème} siècle (Paris, 1887). Il faut tout d'abord mentionner que son Merlin n'est pas du tout autonome par rapport au *Joseph* (Micha, 1980).

Le seul manuscrit, où le *Merlin* est en vers, consiste de deux parties, la première est *L'Estoire dou saint Graal* voire le *Joseph* (plus de 3500 vers) suivie d'un *Merlin* (504 vers) qui semble être interrompu. Les deux poèmes ont quand même été mis en prose par un auteur inconnu et c'est la version en prose qui se retrouve dans un grand nombre. Uniquement dans la version en prose le *Merlin* est-il complet. L'œuvre de Robert est aujourd'hui connue principalement grâce à la version prosaïque. La base du *Merlin* de Robert a certainement été l'*HRB* de Geoffroy et l'évangile de Nicodème (Paris, 1887 ; Warren, 1888), quoiqu'il ne soit pas sûr si Robert avait eu sous les yeux l'*HRB* ou s'il l'avait entendue récitée à la cour. Vu qu'il ne mentionne pas ces sources, elles doivent être devinées (Micha, 1980).

Jusqu'alors nous avons parlé du personnage littéraire, mais il existe un courant d'auteurs qui croient à l'existence d'un vrai Merlin historique. Ils puisent leur inspiration dans les sources celtiques antérieures aux auteurs latinisants. Il s'agit donc d'une tradition parallèle à la présence de l'Empire romain sur l'île britannique. Ces auteurs se sont donnés pour but de trouver un Merlin historique, quoiqu'il semble impossible, surtout puisqu'il y eut deux Merlins et deux généalogies (Goodrich, 1988) : le premier qui s'appelait Merlin et qui fut un contemporain du roi Arthur¹ (et vit entre 450-536). Certains estiment qu'il mourut en 572, dans la bataille d'Arthuret (ancien Arfderydd), mais cela pose un problème de l'espérance de vie (qui est absolument trop longue pour un homme de cette époque). Il y eut un autre « Merlin », qui survécut la bataille, mais en devint fou, se retira et vivait en homme de bois dans les forêts de la Calédonie (Ecosse d'aujourd'hui) – c'est alors Myrddin (Goodrich, 1988). Goodrich (1988) atteste quand même que les deux personnages ont depuis longtemps été mêlés en un seul et qu'il est impératif de les séparer en Merlin – conseiller mystérieux des rois et Myrddin – le poète fou. Et nous rencontrons de nouveau la même difficulté. Cet autre personnage, Myrddin, apparaît aussi sous le nom de Lailoken² (originaire lui-aussi des bois calédoniens) ; il vivait au milieu de la forêt dans un état de folie et passait son temps à prophétiser (Loomis, 1970). Ce Lailoken est la version latine du gallois Llallogan, de même que Merlin est la forme latinisée de Myrddin. A ce Llallogan a été ajouté le surnom de Vyrddin ce qui est le résultat d'une mauvaise analyse du nom de la ville de Kaerfyrddin (Caermyrddin)³ (littéralement : Ville de Merlin, tandis que la vraie racine en est *Castrum Maridunum*) (Markale, 1992). Les deux personnages, Myrddin et Llallogan, quoiqu'il soit impossible de les mêler en un person-

¹ Roi Arthur meurt en 542 (Goodrich, 1988).

² Ce Lailoken semble être le même personnage que le *Merlinus sylvestris* de la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth.

³ La forme Kaerfyrddin est plus correcte, mais la forme Caermyrddin est plus fréquente étant donné que -myrddin peut être rapproché plus facilement à *Maridunum* romain.

nage ou de les lier ensemble, se voient interpréter erronément comme un seul puisque « le surnom de Vyrddin accolé à Llallogan montre l'identité des deux personnages » (Markale, 1992 : 65). Ces auteurs ne se limitent pas à prendre les anciennes sources galloises en tant qu'uniques qui soient vraies pour trouver un Merlin historique. Ils se servent aussi des textes latins et vulgaires pour arriver à des conclusions, toutefois sans réussite à cause de la diversité du matériau et à cause de plusieurs personnages divers qui apparaissent dans les textes étudiés, pour ne pas mentionner le problème de datation et deux noms différents (au moins). La légende de Myrddin, cependant, ne nous intéresse pas du tout, particulièrement puisque même Paul Zumthor estimait qu'elle « devait être de minime importance » (1943 : 21). Quand même, nous ne pouvons pas montrer du doigt les auteurs suivant ce courant et les critiquer sans chercher à comprendre leurs convictions. Sur cette piste, nous savons que « les légendes toponymiques inventaient à tort et à travers des personnages mythiques les fondateurs de villes ou de pays » (Markale, 1981 : 185). Mais la conclusion définitive serait que « the latest authority declares that there never was a man called Myrddin and that the name originated in a mistaken interpretation of the place-name Carmarthen as the *caer* (town) of Myrddin » (Loomis, 1970 : 124). Nous estimons la recherche d'un Merlin historique alors finie et inutile, mais la persévérance des auteurs en question, d'un côté, nous donne l'impression qu'il y ait un personnage historique sous toutes les couches littéraires et qu'il faut le trouver. De l'autre côté les preuves et les efforts de maints étudiants de Merlin nous prouvent le contraire, et semblent avoir beaucoup plus de crédibilité, de sens et de stratégie concernant les sources et leur interprétation. Cette contradiction des courants de pensée peut créer des difficultés de compréhension justement à cause de la pluralité des sources et à cause d'un très grand problème de datation⁴ qui rend la mission de trouver un seul personnage historique impossible. Quoique cette tendance soit fort prétentieuse, elle n'arrête pas de mener dans un mauvais sens, qui ne crée que d'ultérieures complications et incompréhensions avec des mauvaises interprétations et un manque de perspective historique.

Par rapport aux œuvres antérieures, l'œuvre de Robert de Boron est assez particulière. Rappelons-nous que son *Merlin* n'est pas autonome par rapport au *Joseph*, ainsi il faut regarder l'œuvre de Robert de Boron comme un tout dont *Merlin* n'est qu'une partie. Dans son *Joseph*, Robert de Boron décrit le passage du Graal de l'Orient, après la crucifixion jusqu'à son arrivée en Occident. Dans la Bible dans tous les quatre évangiles, ce qui alors peut être traité comme fait historique (Loomis, 1970), nous pouvons lire que c'était un Joseph d'Arimathie

⁴ La première fois que Merlin apparaît sous tel nom fut en 1134 et nulle part avant cette date.

qui vint chez Ponce Pilate et lui demanda le corps de Jésus (Mathieu 27, 57 ; Marc 15, 43 ; Luc 23, 50 ; Jean 19, 38). Robert de Boron puisa donc l'inspiration pour le personnage de Joseph dans la Bible et l'utilisa pour construire son histoire. Dans le *Joseph*, le personnage principal prit l'écuelle dont Christ eut mangé pendant la Cène et y recueillit le sang de la croix pour l'emmener en Bretagne (Markale, 1981). Bien sûr, le fait que Joseph eut recueilli le sang du Christ dans le Graal, qui à son tour reçut des traits mystiques, provient de l'évangile apocryphe de Nicodème (Warren, 1888), étant donné que les quatre évangiles officiels ne mentionnent point ce fait particulier. C'est Joseph qui institua la deuxième Table, celle du Graal (la première fut celle de la Cène). Pourquoi le Graal est-il mentionné ici ; justement parce qu'il est au fond de la légende arthurienne et il est l'essence des aventures entreprises par les chevaliers de la Table Ronde, la troisième Table, établie par Uterpandragon d'après le conseil de Merlin, qui est ainsi censé être sa fondateur (Bloch, 1983). Il faut quand même noter que la Table Ronde n'existait pas avant le *Brut* de Wace, qui l'introduisit pour la première fois dans la littérature, c'est-à-dire il l'inventa (Micha, 1980 ; Zumthor, 1943). Elle parachève le symbole de la Trinité (Micha, 1994), elle est « l'expression d'un idéal à mi-chemin entre la chevalerie terrienne et la chevalerie céleste » (Kennedy, 1984 : 171). Robert de Boron prit cette idée de la Table Ronde à Wace et en raconta l'origine (Zumthor, 1943). Avec le *Joseph* la mysticité du Graal vient en Europe.

La notion du Graal apparut pour la première fois dans la littérature dans le *Conte du Graal ou Perceval* de Chrétien de Troyes en 1180. Le Graal est définitivement la création originale de Chrétien, et l'intégrité en est impeccable, vu que l'œuvre de Chrétien de Troyes, c'est-à-dire son corpus a été transmis comme un groupe (Huot, 2004). Tout au début, un problème s'impose vu que dans toutes les œuvres postérieures au *Perceval*, le Graal n'a pas seulement des traits magiques / mystifiants, mais il devient forcément un calice et il obtient une signification assez restreinte. Chez Chrétien de Troyes, d'une part, le mot « graal » a une signification toute plate et simple ; il représente un plat creux ou un plat à poissons (Frappier, 1952) (qui semble avoir le pouvoir de produire des quantités illimitées de nourriture), mais n'a pas de traits trop remarquables. En effet, « la forme du Graal évolue parallèlement au concept du Graal » (Frappier 1952 : 91). Pourtant, cette forme reste inconnue jusqu'à aujourd'hui (Dragonetti, 1980). Chez Robert de Boron, d'autre part, le Graal signifie complètement une autre chose, il devient ce qu'il est aujourd'hui (Zink, 2018) ; pour lui le Graal est par force un calice / un vase (Frappier 1952) qui a un statut particulier et une valeur strictement spirituelle (Poirion et Walter, 2005). Pour Robert de Boron, le Graal est déjà objet de mythe. Un mythe qui

n'est qu'un produit de l'invention romanesque (Lacy, 2004). Quoique le Graal, en tant que objet et symbole, soit étranger au *Merlin* il doit être mentionné et considéré puisque toute la durée du règne d'Arthur, ne fût-ce la plupart, sera consacrée à la recherche du Graal pour anéantir les maux qui ont frappé le royaume de Logres et qui ont produit la terre gaste.

Le *Merlin* de Robert de Boron diffère des textes antérieurs pas seulement en thème (rappelons-nous que l'œuvre de Robert de Boron est la première monographie sur le personnage de Merlin), mais aussi en certains détails du texte. Vu que Robert de Boron utilisa certainement l'*Historia regum Britanniae* comme base de son œuvre, nous ne pouvons que regarder les deux textes (*Merlin* et *HRB*) et individuer les différences. Chronologiquement, les deux textes diffèrent en cinq points (nous traiterons les *Prophetiae* et l'*Historia* comme un seul texte puisque l'auteur est le même et l'*Historia* est une continuation des *Prophetiae*) : (1) le roi breton et ses trois fils, (2) l'origine de la mère de Merlin, (3) qui est amené devant Vertigier⁵ (Wortegirn), (4) les deux dragons dans le lac sous-terrain, et (5) à qui sont consacrées les Pierres d'Irlande / Stonehenge. (1.1.) Quant au roi breton, chez Geoffroy de Monmouth il s'appelle Constantinus et a trois fils : Constant, Aurelius et Uter. Après la mort de Constantin, Wortegirn veut prendre la couronne et fait périr Constant, tandis que les autres deux fils se réfugient en Armorique. (1.2.) Chez Robert de Boron le roi s'appelle Constant et les trois fils Moine (qui périt dans une conspiration entre Vertigier et les Saxons), Pandragon et Uter. Les deux derniers se réfugient en Armorique comme chez Geoffroy. (2.1.) Chez Geoffroy, la mère de Merlin est la fille du roi Démètes. (2.2.) Chez Robert, elle est une riche héritière, fille vierge⁶ d'un riche prudhomme. (3.1.) Chez Geoffroy, tous les deux, Merlin et sa mère, sont amenés devant Wortegirn, tandis que chez Robert, (3.2.) Merlin est amené seul chez Vertigier (il devait être tué à peine trouvé). (4.1.) Chez Geoffroy, une fois venu devant Wortegirn, Merlin lui dévoile le complot de ses astrologues. Wortegirn fait creuser sous la tour et ils découvrent un lac sous-terrain avec deux dragons dedans ; l'un blanc et l'autre rouge. Les bêtes se livrent bataille et Merlin interprète la signification de cette bataille à Wortegirn. Le dragon blanc désigne le règne corrompu de Wortegirn soutenu par les Saxons, et le dragon rouge signifie les Bretons (Aurélius et Uter) qui reviendront et finiront le règne illicite. En outre, ce détail nous explique la cause du dragon rouge sur le drapeau du Pays de Galles (Loomis, 1970), qui représente tout aujourd'hui l'espoir breton (que le règne breton, et Arthur avec lui,

⁵ Chez Geoffroy il s'appelle Wortegirn, chez Robert Vertigier. Les noms vont être utilisés pour leurs œuvres respectives pour ne pas créer de confusion.

⁶ Il est crucial qu'elle soit vierge, puisque dans l'acte de dépucelage involontaire gît la chance pour la rédemption de Merlin.

reviendront en Bretagne) (Zumthor, 1943). (4.2.) Chez Robert, c'est vice-versa : le dragon rouge symbolise les Saxons et Vertigier, alors que le blanc symbolise les Bretons (la cause en est probablement une mauvaise mémoire de l'auteur). (5.1.) Dans l'*Historia*, les Saxons sont vaincus et Aurélius est couronné. Il vient sur la plaine de Salesbières (Salisbury) où il s'adresse aux chefs bretons et promet d'ériger un monument consacré aux chefs bretons massacrés durant la terreur saxonne semée par Hengist. Les pierres sont transportées d'Irlande d'après les conseils de Merlin qui est le seul qui puisse mouvoir les énormes blocs de pierre (« (...) solutus est Merlinus in risum suasque machinationes⁷ confecit » (Zumthor 1943 : 32)). (5.2.) Chez Robert, Pandragon périt dans la bataille contre les Saxons pour la reconquête de l'île sur la plaine de Salisbury, et les pierres d'Irlande sont érigées en sa mémoire, et c'est Merlin qui les érige (il l'avait prédit aux deux frères avant la bataille, que l'un mourrait et qu'un monument lui serait consacré en sa mémoire). Nous savons que c'est Pandragon destiné à mourir à la fin de la bataille. En son honneur, le troisième frère, Uter, prend le surnom Pandragon.

2.3. LE PERSONNAGE

Avant de passer à l'analyse du personnage de Merlin chez Robert de Boron il faut lui donner un cadre. Pour le faire nous allons nous servir de l'épisode final du *Merlin* de Robert, justement avant la continuation d'après le manuscrit Huth, publié par Gaston Paris et Jacob Ulrich, en 1886, dans la collection *Société des anciens textes français* (tome I, pp. 130-146) :

Après la naissance d'Arthur, Merlin le donna à un prudhomme nommé Auctor pour qu'il le nourrit. Les années passèrent et le roi Uterpandragon tomba malade. Il vainquit les Saxons dans une bataille et Merlin lui conseilla de distribuer ses richesses à ses barons puisqu'il allait mourir bientôt, lui dit qu'il vécut bien et que sa terre allait avoir comme seigneur son fils Arthur, élu par la grâce de Jésus Christ, et que ce dernier allait finir la Table Ronde. Uterpandragon mourut et les barons s'adressèrent à Merlin, en qui ils eurent toujours grande confiance étant donné qu'il était conseiller du roi, et lui demandèrent conseil sur le choix du prochain roi, vu que, Uterpandragon étant mort, le royaume resta sans roi légitime. Il leur dit d'attendre jusqu'à Noël. Tous les barons attendirent, et pour Noël, ils se réunirent à Logres⁸ pour assister à la messe. Auctor vint à Logres avec Arthur et son fils Ké (Keu) à l'occasion de Noël. Après la messe solennelle, en sortant de l'église, les barons virent sur le perron de l'église une enclume avec une épée fichée dedans. L'archevêque s'approcha et lit sur le pommeau de l'épée que « cil qui osteroit cele espee, il seroit rois de la terre par l'election Jhesucrist » (I, p. 135). Mains chevaliers y tentèrent, mais nul ne réussit. Pour passer le temps en attendant le chevalier élu, des joutes furent organisées et Ké, récemment adoubé, fit Arthur lui chercher une épée, étant venu sans une. Arthur y alla, trouva celle de l'enclume et la tira dehors sans au-

⁷ Il semble que Merlin est ici représenté comme magicien par excellence vu que *machinationes*, dans ce contexte a le sens de « gestes magiques » (Zumthor 1943 :33).

⁸ Logres est ici traité en tant que capitale du royaume, tandis que c'est originellement le nom du royaume entier d'Arthur.

cune difficulté. Il l'apporta à Ké et lui dit où il l'eut prise – par la suite, Ké courut à Auctor et lui dit que c'était lui à tirer l'épée de l'enclume, mais Auctor le suspecta et apprit la vérité. Le bruit s'en répandit. Arthur remit l'épée dans l'enclume et le tira dehors, devant les barons et l'archevêque, de nouveau sans difficulté. Les barons furent mécontents puisque Arthur était de bas lignage, tandis que l'archevêque considéra Arthur digne de la couronne, comme Merlin l'eut prédit. L'on repousse la décision définitive jusqu'à la Chandeleur, puis à Pâques et finalement jusqu'à la Pentecôte. Arthur fit l'épreuve pour la quatrième fois. Il réussit ; on lui apporta de l'argent qu'il distribua sans en garder pour soi. L'on reconnut ainsi qu'il fut élu par les cieux, et Arthur fut introduit dans l'église. La messe fut chantée. En sortant de l'église tout le monde se rendit compte que le perron était disparu et il n'y en avait aucune trace. Ainsi, Arthur fut sacré et couronné « et tint la terre et le regne de Logres lonc tans a pais » (I, p. 146).

Quoique l'épisode soit en beaucoup abrégé, toutes les informations et événements cruciaux y sont mentionnés. En lisant l'épisode final du roman sur Merlin, le lecteur se rend compte que Merlin et ses aventures sont étroitement liés au cycle breton et aux aventures d'Arthur et de ses chevaliers. Même si Merlin n'apparaît pas avant la fin du roman⁹, comme nous nous attendons, il ne peut cependant pas être omis du monde arthurien. Cet épisode le prouve avec beaucoup de sûreté – c'est Merlin qui a *de facto* élu Arthur (étant donné qu'il l'avait prédit et qu'il avait projeté sa naissance et même le rencontre entre Uter et Igerne dans la nuit lorsque Arthur avait été engendré).

2.3.1. MERLIN DANS LE CYCLE ARTHURIEN

Le cycle arthurien, voire le thème du roi légendaire, provient indubitablement de l'île de Bretagne, mais la popularisation se déroule sur le continent. Les premières traces écrites de la légende arthurienne apparurent au XII^{ème} siècle englobant une certaine forme d'historiographie, mais déjà depuis la moitié du même siècle la légende allait revêtir un aspect épique plus prononcé, en alimentant même des œuvres qualifiables comme romanesques (Markale, 1981). La littérature arthurienne repose donc sur un mythe du roi breton (dont le règne se voit limiter entre 455-475) et construit ainsi toute une mythologie. Une mythologie qui est orientée selon l'idéologie du moment, qui sert des intérêts pratiques et immédiats de la classe dominante (Markale, 1981). Dans le cas de la légende arthurienne, la classe dominante est la cour chevaleresque des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles. Cette mythologie est un monde inconnu à l'auteur – la Bretagne du roi Arthur et son milieu pourraient être ajustés de manière qu'ils correspondent à une situation idéale qu'ils étaient destinés à incorporer (Jackson, 1985).

⁹ Après la fin « lonc tans a pais » suit une continuation du roman marqué par une césure naturelle, marqué dans la publication de SATF comme un nouvel chapitre. Quand même, l'on sait que Huth-Merlin fait partie d'un cycle différent du Lancelot-Graal, et donc la continuation devait être destinée à servir d'introduction au *Lancelot*. Pourtant, comme fin de *Merlin* « propre » de Robert de Boron l'on considère le plus fréquemment comme fin la phrase « et tint la terre et le regne de Logres lonc tans a pais ».

Markale (1981), toujours en parlant du cycle arthurien, écrit que notre vision de l'épopée arthurienne est une vision médiévale, remplie de clichés qui sont les images du Moyen Âge vues à travers les descriptions enthousiastes des Romantiques. Il est assez clair que « l'immortalisation » du roi Arthur et de ses aventures est due à une vaste production littéraire qui se créait dans les civilisations médiévales européennes occidentales. La première fois que la littérature bretonne pénètre le continent et la littérature européenne était en 1170 environ, avec *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes (Markale, 1981). Chrétien n'est donc pas « coupable » seulement pour l'installation de la légende du Graal, mais aussi pour la popularisation de la légende arthurienne en France. Rappelons-nous que ses cinq œuvres ont pour sujet les aventures des chevaliers de la Table Ronde (même les titres des œuvres nous l'indiquent sans même que nous en entreprenions la lecture : *Lancelot ou Le chevalier à la charrette* ; *Perceval ou Le conte du Graal* ; *Yvain ou Le chevalier au lion*).

Dans toutes les œuvres du cycle arthurien, ce qui est évident du titre du cycle, le personnage principal est Arthur, entouré de ses chevaliers fidèles. Tout d'abord il faut mentionner que Arthur littéraire n'est point le roi breton qu'il était dans la littérature « historiographique » bretonne (comme dans l'*HRB* de Geoffroy), mais il devient l'image des rois « français » qui correspond au public « français » et à l'idéologie du moment – il ressemble très peu à un guerrier celte, il est construit selon le modèle de la cour française (O'Riain, 1976). Il semble que cette tendance de « moderniser » les personnages pour justifier ses propres buts¹⁰ apparût avec Chrétien de Troyes, qui composa ses personnages d'après les goûts de l'aristocratie lui contemporaine de façon qu'ils à leur tour convinssent aux habitudes et mœurs de la cour à l'époque (Vinja, 1982). Si l'on sait que le Moyen Âge ne connaît pas la perspective historique, il est beaucoup plus facile de comprendre pourquoi un roi breton, qui vécut au V^{ème} siècle, se comporte selon les conventions des cours européens, voire « français », du XII^{ème} siècle, et pourquoi ses chevaliers suivent un principe inexistant avant l'époque carolingienne, c'est-à-dire pourquoi Arthur ressemble plus à des contemporains des auteurs du XII^{ème} siècle et pas autant aux nobles bretons du V^{ème} siècle, qui faisaient partie d'une société qui contenait toujours les traces de la civilisation romaine. L'absence de perspective, justement, fait de sorte qu'Arthur devient le symbole de la chrétienté et que ses chevaliers deviennent modèles d'intelligence et de science (Markale, 1981). Ainsi, la littérature romanesque devient programmatique vu que les valeurs chrétiennes (qui à l'époque étaient considérées comme fon-

¹⁰ Cette habitude est bien visible dans le fait que les Plantagenêt choisirent comme antécédent roi Arthur pour qu'ils pussent justifier leur règne et leur droit unique au trône (Markale, 1981).

damentales pour le fonctionnement d'une société, elle aussi chrétienne par force) se voient insérer dans la littérature de sorte que le public puisse capter l'importance de la foi et de la force de Jésus Christ. De cette manière, l'ordre spirituel n'était plus restreint seulement à l'espace de l'église, il s'est répandu sur les cours et est devenu omniprésent dans la société médiévale. La légende arthurienne, qui a des origines demi-païennes, avait été christianisée et de conséquence pouvait promouvoir les valeurs chrétiennes ainsi que les valeurs courtoises et chevaleresques de l'époque. Il est très important de mentionner ces faits puisque Merlin créé par Geoffroy et repris par Robert est tout à fait chrétien. Il semble étrange à première vue qu'Arthur, dont les origines sont celtiques, ait été si facilement christianisé. Rappelons-nous que même si le personnage historique vécut probablement au V^{ème} siècle, les premiers écrits ayant pour sujet roi Arthur apparurent au XII^{ème} siècle. La légende arthurienne médiévale reflète le point de vue chrétien, mais ne nie pas non plus la possibilité de magie (Saunders, 2009), ce qui sera utile pour une analyse en aval dans le texte. En effet, les thèmes de religion et de magie, entrelacés dans le surnaturel, sont cruciaux à la légende arthurienne (Archibald et Putter, 2009 ; Saunders, 2009). L'idéologie dominante dans laquelle Robert de Boron écrit son *Merlin* est donc une idéologie fortement religieuse, chrétienne. Aussi le personnage de Merlin lui aussi a-t-il des caractéristiques chrétiennes. Même s'il est la personnification du druide, « mais tel que l'on pouvait se le représenter aux alentours de l'an 1200 » (Markale, 1992 : 182), il est écrit dans le monde où tous les éléments des cultures païennes (voire pré-chrétiennes) étaient christianisés pour s'écarter du danger de tomber dans le piège de l'hérésie. Mains auteurs ont omis Merlin dans ses œuvres par peur de la figure potentiellement païenne de Merlin, qui pouvait facilement être liée aux démons (Saunders, 2009). Même Wace ne voulut pas mêler Merlin à la sorcellerie, et ainsi il fait de lui un thaumaturge (Zumthor, 1943).

2.3.2. MERLIN COMME FIGURE CHRETIENNE

Si nous partons chronologiquement, de la naissance de Merlin, il saute aux yeux que même le début de l'existence de Merlin est fortement marqué par la pensée chrétienne. Merlin naquit grâce au projet des diables qui voulaient se venger de Jésus Christ qui, étant mort, libéra toutes les âmes enfermées en enfer. Merlin fut engendré par un incubé qui coucha avec sa mère contre sa volonté (I, pp. 1-13). L'histoire procède et Merlin, au moment de sa naissance, est décrit bien clairement comme l'Antéchrist. Tout de suite, une question s'impose : Merlin est-il vraiment l'Antéchrist ? Oui et non, toutes les deux options sont valables. En voilà les raisons. Dans l'œuvre, il est conçu comme l'Antéchrist, et du moment de sa naissance, Merlin

est poilu, a la faculté de parler et a une excellente connaissance des choses passées (tous ces traits lui étaient transférés par son père). Il personnifie la figure du paradoxe (Bloch, 1983) vu qu'il représente une collision entre le démoniaque et le divin. Le démoniaque fut hérité du père, donc de l'incube qui coucha avec sa mère, mais le divin lui fut venu à travers sa mère qui, étant vierge au moment de la conception de Merlin et ayant compris le malheur que lui est venu, se tourna vers Dieu et consacra sa vie dorénavant à la religion. Dieu reconnut la dévotion chez la mère et la pureté de son âme et décida de racheter Merlin même avant sa naissance, grâce à la sainteté de sa mère. Merlin fut sauvé pour que Dieu rétablît l'équilibre dans son duel avec Satan (Micha, 1980). Le don divin est donc la clairvoyance – la faculté de connaître les choses futures. C'est avec ce don que Merlin apparut pour la première fois dans la littérature. Chez Geoffroy, Merlin est prophète, et il emploie sa faculté de divination pour faire couronner Uter qui engendrera plus tard le plus grand roi chrétien (du cycle breton bien sûr) – Arthur, qui commencera à son tour la Quête du Graal et qui la fera amener à fin. Robert de Boron est originel dans la mesure qu'il fut le premier à raconter l'histoire complète de Merlin. Chez ses prédécesseurs, Geoffroy et Wace¹¹, Merlin n'est qu'un personnage mystique qui vaticine l'avenir aux rois qu'il fréquente. Avec Robert, ses facultés reçurent une explication et une origine crédible. En plus, en faisant Merlin le sujet de la rédemption, Robert justifia toutes les démarches que son personnage allait entreprendre au cours de l'œuvre. Avec ce don de divination, Merlin, chez Robert, atteignit un caractère de quasi-sainteté (Zumthor, 1943), sa naissance est le vrai nœud du drame : sans lui la Table Ronde n'aurait jamais été fondée, Arthur jamais engendré ni couronné roi, Perceval ne serait jamais parti à la Quête. L'âme de Merlin avait pu être rachetée surtout à cause de l'omniscience divine : Dieu connaissait l'intention du diable et avait pardonné Merlin bien avant la conception. Aussi est-il un exemple clair de la rédemption et symbole vivant de la puissance du Christ (Zumthor, 1943). Il ne faut pas oublier sa mère qui a attribué à la salvation de Merlin en le faisant baptiser (Micha, 1994). Revenons maintenant aux arguments pour et contre Merlin étant l'Antéchrist. Il faut tout d'abord mentionner que la figure de l'Antéchrist existe depuis une très longue date et a été construite d'après plusieurs sources, dont les traditions juives et l'Apocalypse sont les plus évidentes (Franz, 1999). La naissance et la vie de l'Antéchrist sont une reproduction négative du Christ – Jésus a été conçu par la force divine, Merlin par la force maléfique. Tous les deux ont été conçus chez une vierge et tous les deux ont pour but les prophéties¹². Cependant, l'Antéchrist doit prophétiser faussement pour charmer les âmes faibles des hommes et

¹¹ De manière passive puisque nous ne savons pas avec certitude si Robert a jamais vu (lu ou entendu) le *Brut*.

¹² Quoique Jésus eût un autre but, il passa la plupart de sa vie en prophétisant la rédemption et la « vraie foi ».

les traîner en enfer, tandis que les prophéties faites par Christ sont pures et dirigent les gens vers une bonne voie et vers le salut éternel. Une autre caractéristique de l'Antéchrist est que son domaine est au nord (Franz, 1999). Quoique Merlin fût né au Pays de Galles et trouvé à Kaerfyrddin, il se retirait souvent en Northumberland, région à la frontière avec l'Ecosse, où, entre autre, il travailla sur le *Livre du Graal* avec Blaise. Dans les continuations de Merlin, il est censé être enfermé dans les prisons de l'air par Viviane dans la forêt de Brocéliande, en Bretagne armoricaine, ce qui, du point de vue continental, est au nord. Comme déjà mentionné il naquit poilu, il pouvait parler dès sa naissance, il connaissait le passé (autant que l'avenir) et il pouvait changer d'aspect consciemment (Franz, 1999). Prenons comme exemple l'épisode où Pandragon fit chercher Merlin et que ce dernier changea d'aspect plusieurs fois pour mettre à l'épreuve les intentions de Pandragon :

1) « Lors chevaucha par les forès pour querre Melin. Si avint chose que li uns de chiaus qui estoient avoec li trova une grant plenté de bestes et un homme moult lait et moult contrefait qui ces bestes gardoit. [...] Et il dist au roi : "Je sai bien que vous querés Merlin, mais vous ne le poés ensi trouver devant che que il meismes voelle. Mais alés vous ent en une de vos boines viles près de chi. Et il verra a vous, quant il savra que vous l'atenderés." » (I, pp. 65-6) ;

2) « [...] si vint devant lui uns moult biaux preudom bien viestus et moult bien sembla preudom. Et vint devant le roi et le salua et li dist : "Sire, k'atendés vous en ceste vile ?" Et li rois se li dist : "Je attendoie que Merlins venist parler a moi." Et li preudom li dist : "Sire, vous n'estes mie si sages que vous le puissiés connoistre quant il parole a vous. » (I, pp. 67-8) ;

3) « Et li preudom respont : "Il ne connoist pas bien homme qui ne connoist sa faiture, et sel vous mousterrai ore." Lors apiela le roi en une cambre a conseil tout seul et li dist : "Sire, je voel estre moult bien de vous et de Uter vostre frere. Et sachés que je sui cil Merlins que vous estes venu querre." » (I, p. 68).

Nous voyons donc trois fois la métamorphose du Prophète en un seul épisode. Il y en a d'autres bien sûr dans le texte, comme par exemple celui quand Merlin vint métamorphosé en jeune servent d'Igerne devant Uter pour lui donner une lettre révélant l'amour du jeune prince pour la dame. Merlin a aussi le pouvoir de changer l'aspect des autres ; rappelons-nous de l'épisode quand Uter est transformé en duc de Tintagel¹³ pour s'approcher de son aimée.

Selon tous les arguments jusqu'ici énumérés, Merlin est indubitablement l'Antéchrist. Et pourtant, il ne l'est point. Son caractère l'exige et empêche toute autre possibilité, mais le rôle que Merlin a joué dans l'histoire du Graal anéantit ses traits de l'Antéchrist. La seule explication qui rend possible cette contradiction est que la littérature ait le pouvoir d'apaiser les deux extrémités, comme celle de figure chrétienne (prophète de la gloire éternelle, d'une certaine

¹³ Cet épisode va être repris dans une autre partie du travail, ici la mention seule suffit pour donner une raison à nos propositions.

manière) – Antéchrist. Dans les sources postérieures à l'œuvre de Robert, l'Antéchrist est même considéré comme instrument de la Providence (Franz, 1999), ce que Merlin est par force. Son rôle dans la propagation des valeurs chrétiennes est vraiment grand, dans la même mesure que son attribution à la genèse et au développement de la Quête. Merlin est donc prophète des rois, mais aussi prophète du Graal et de la grandeur arthurienne (Micha, 1994).

Aussitôt que l'on commence à parler de la Quête et du Graal, l'on se trouve dans les profondeurs de l'imaginaire chrétien et l'on se trouve immergé dans l'histoire du Graal. Rappelons-nous que la légende du Graal n'existait pas avant la fin du XII^{ème} siècle, voire avant le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Avec lui, le Graal, en tant que objet, obtient une nuance mystique et pose les fondements de la légende. Où exactement Merlin se trouve-t-il et quel est son rôle dans l'ensemble de la légende du Graal ? Au niveau littéraire, le *Merlin* est intermédiaire (en tant qu'une histoire intégrale) entre l'origine du Graal et son arrivée en Occident (*Eistoire dou saint Graal*) et l'accomplissement de la Quête (voire dans le *Perceval* de Robert, quoique jamais retrouvé). Bien sûr, le personnage de Merlin fut bien inséré dans l'imaginaire chrétien, et ainsi dans l'histoire du Graal bien avant l'œuvre de Robert, chez Geoffroy et chez Wace, mais son importance et les exacts procédés liés au développement et à l'évolution de l'histoire du Graal deviennent plus clairs avec Robert. Il ne serait pas exagéré ni présomptueux dire que sans Merlin, l'histoire du Graal, voire la Quête (avec les événements antérieurs menant à l'apparition de la nécessité d'un tel exploit), n'aurait jamais vu le jour. Le personnage, tel quel, est assez important pour le monde chrétien dès sa naissance (rappelons-nous des traits démoniaques et le caractère de l'Antéchrist que la grâce divine anéantit pour faire servir Merlin à une autre cause plus digne).

2.3.3. RÔLE DE MERLIN DANS L'HISTOIRE DU GRAAL

L'importance de Merlin dans l'histoire du Graal ne peut pas être réduite aux faits purs. C'est l'ensemble des procédés et de stratégies qui forme l'essence du rôle de Merlin en tant qu'engin dans le développement de l'histoire du Graal. Robert de Boron ne fut pas le premier à mettre Merlin sur le piédestal quant à son implication dans les événements autour du règne celtique sur l'île de Bretagne. Dans les *Prophetiae Merlini* déjà, et plus tard dans l'*Historia regum Britanniae*, Merlin fut le prophète « officiel » des rois. Geoffroy montra alors la force et l'étendu du don prophétique de Merlin. Quand même, les prophéties merlinesques décrites chez Geoffroy ne semblent pas avoir de rapport avec la légende arthurienne au sens religieux. Elles reflètent la motivation politique plus que celle religieuse, étant donné que Merlin est prophète de la gloire bretonne qui reviendra avec les jeunes princes (Aurelius et Uter) et qui

atteindra ses jours les plus splendides sous Arthur. Le règne d'Arthur, donc, est surtout un règne de la paix, de l'équilibre et de la justice. C'est un règne longuement voulu, un règne de proportions mythiques. Chez Robert, les prophéties obtinrent une nuance strictement religieuse, tandis que le côté politique fut mis en second plan. Chez Geoffroy d'une part, Merlin est prophète du règne d'Arthur qui signifie la paix et la prospérité strictement politique (il n'y aura plus de guerre, la terre rentrera dans les mains des vrais rois bretons (et n'appartiendra plus aux rois étrangers) et verra par conséquent un éblouissement économique). Chez Robert d'autre part, Merlin est prophète d'un règne qui apportera la paix politique ainsi que la paix spirituelle au royaume, puisque Arthur, chez Geoffroy, n'est plus d'abord un roi breton, mais un roi chrétien. Par conséquent, son règne symbolise la prospérité spirituelle vu que les chevaliers de la Table Ronde ont toutes les caractéristiques des bons chrétiens, dévoués à propager et connaître la gloire divine, matérialisée dans le Graal. Ainsi, le règne d'Arthur promeut les valeurs chrétiennes, les met sur le piédestal. Ce n'est que deuxièmement que les valeurs chevaleresques et courtoises viennent promues et défendues. L'œuvre de Robert est écrite avec le souci de moraliser (Zumthor, 1943).

Le Graal, rappelons-nous, entra dans la littérature avec Chrétien de Troyes vers la fin du XII^{ème} siècle et atteignit sa vraie étendue avec le *Joseph* de Robert de Boron. Chez Chrétien nous avons déjà le « produit fini » – le Graal qui a, même si enveloppé d'une signification peu claire et très peu élaboré, déjà une très grande valeur et importance dans la légende arthurienne avec un voile de mysticisme. Ce n'est qu'avec Robert de Boron que l'image du Graal se vit élaborer dans des détails les plus fins. Le *Joseph* en raconte l'origine et la façon de l'arrivée du Graal en Occident et le *Perceval* de Chrétien¹⁴ en raconte la fin, la Quête et sa fin avec la vision de Perceval. Et pourtant, il nous manque toujours la partie entre les deux extrémités, voire le développement de la légende du Graal. Ici intervint Robert avec son *Merlin*. Bien que Merlin ne soit pas directement lié à la Quête, il en est définitivement l'auteur et ingénieur de la société qui se consacrera à la Quête. La seule stratégie qui nous puisse aider à soutenir cette proposition est une nouvelle renvoie au texte pour indiquer les épisodes, voire les faits qui nous mèneront à une telle conclusion. Tout d'abord, nous comprenons que le Graal et tout ce qui l'entoure nous devons à Merlin et à sa sagesse et science. Après avoir réglé le jugement de sa mère, nous venons à savoir que le prudhomme qui baptisa Merlin et qui confessa sa mère s'appelle Blaise. Merlin lui parla et lui fit écrire un livre où sera recueilli tout ce qui concerne l'origine du Graal et sa signification : « "Mais crois chou que je te dirai de

¹⁴ Aussi que celui de Robert, nous nous permettrions de penser.

la foi et de la creance Jesucrist. Et je te dirai tel chose que nus, fors Dieus, ne te savroit dire. Si en fai un livre. Et maintes gens qui orront che livre que tu feras en seront millour, et s'en garderont de pechier, et feras grant aumosne se tu le fais." [...] Et quant il ot tout quis, si li conta Merlins les amours de Jesucrist et de Joseph tout ensi comme eles avoient esté, et d'Alain et de sa compaignie tout ensi comme il avoit alé, et comment Joseph se dessaisi dou vaissiel et puis devia, [...] » (I, p. 31). De ce bref passage il est plus qu'évident que Merlin connaisse toute l'histoire du Graal, celle passée autant que celle à venir. Il donna le devoir de composer un livre à Blaise avec « tel chose que nus, fors Dieus, ne savroit dire ». Ainsi, Merlin utilisa son don lui venu par la grâce de Dieu pour composer un livre qui sera lu et entendu par « maintes gens » en tant qu'une sorte de manuel (« qui orront che livre [...] en seront millour »). En plus, le fait que Merlin connaît l'origine du Graal ajoute encore à son importance en tant que figure chrétienne, et son don de clairvoyance est ainsi sans aucun doute employé pour réaliser les fins hautes de la Quête et d'une manière pour propager la gloire divine. En plus, étant donné que *Merlin* n'est pas une œuvre indépendante, la connaissance de Merlin sur les faits du Graal peut aussi être expliquée comme un lien entre les deux histoires qui auraient servi d'introduction au *Perceval* de Robert. Avec ce devoir que Merlin consacra à Blaise commença le vrai développement de la Quête qui aura son début et sa fin au temps d'Arthur.

L'épisode suivant qui nous intéresse est la prophétie des deux dragons que Merlin prononça et interpréta à Vertigier : « Vertigiers, li rous dragons senefie toi, et li blans senefie les fieus Constant. [...] Saches que li rous dragons qui estoit si grans et si fiers senefie toi et ton mauvais corage, et chou qui il estoit si poissans senefie ta force. Et li autres ki estoit blans senefie l'yretage as enfans qui s'en sont fui por toi. Et chou que il se combatirent si longuement senefie lour terre que tu as tenue si lonc tans. Et chou que tu veis que li blans arst le rous senefie que li enfant t'arderont. » (I, pp. 59-60). Cette prédiction montre le développement ultérieur de l'histoire du Graal, voire comment Vertigier verra sa fin et comment lui succéderont les vrais héritiers au trône breton. Un des deux fils sera celui qui rendra possible la continuation du développement de l'histoire du Graal et qui formera une troisième table, la Table Ronde. C'est bien sûr Uter(pandragon). Il faut noter quand même que tout ce qui arrive et que nous lisons dans le roman de Robert est à vrai dire le Livre du Graal. Nous le savons puisque chaque fois que Merlin s'éloigne de l'histoire et s'en va en Northumberland il fait écrire toutes ses « aventures » à Blaise. En effet, tous les événements racontés dans le roman sont plus une explication et illustration chronologique de l'histoire du Graal qu'une vraie narration, ce qui est bien clair de cette épisode que nous venons de discuter. Lorsque Merlin interpréta la

bataille des deux dragons, il re-raconta tout ce que Vertigier avait fait d'une façon très claire et explicite de manière que le lecteur se rappelle les faits passés et que la mort de Vertigier nous semble tout à fait justifiée et voulue par la volonté divine. C'est assez logique que la mort de Vertigier soit motivée par la providence puisque Merlin connaît les choses que « nus, fors Dieus » ne connaît, et si Merlin dit que sa mort est sûre, il ne nous reste que l'attribuer à la volonté divine et la juger juste et mesurée.

Ensuite nous avons l'épisode où Merlin entra en service des deux frères après la reconquête de leur royaume : « Ensi s'en vint Merlins arriere eu la court le roi. [...] Et apriès chou vint Merlins a Pandragon et a Uter son frere, si lour dist moult piteusement que il les amoit (et) moult et voloit leur grant pooir et preu et leur honneur. » (I, p. 86). Merlin vint volontairement et se mit à la disposition des deux frères sans aucune hésitation. Si l'on connaît le reste de l'histoire, l'on peut conclure que Merlin avait eu pour projet de s'approcher des deux frères car il savait la Quête impossible et irréalisable sans son intervention. Si les vrais héritiers n'eussent jamais repris le trône que leur appartenait par le droit divin, la Quête n'eût jamais été lancée, Arthur n'eût jamais été né, la Table Ronde n'eût jamais été fondée ni accomplie et le Graal n'eût jamais été retrouvé. Grâce à l'omniscience de Merlin, l'histoire du Graal avance et trouve le bon chemin.

L'épisode suivant qu'il nous faut mentionner est le moment où Merlin conseilla à Uterpandragon de fonder une troisième table, la Table Ronde : « "Et se vous m'en volés croire, vous establirés la tierche table el non de la trinité. De ces trois tables senefia la trinités trois viertus. Et je vous creant que se vous le faites, il vous en sera grans biens a l'ame et au cors. Et averront en vostre tans teus choses dont vous vous esmervillerés moult. [...] Et se vous le faites, je vous creanc que che sera une des choses dont il sera plus parlé au siècle." » (I, pp. 95-6). Ainsi, Merlin convainquit Uterpandragon de fonder une troisième table. En lisant le passage, nous voyons bien clairement que la troisième table signifie la Trinité, la perfection. C'est le lieu de rencontre d'une élite où règnent la concorde et une vie exemplaire sous le regard de Dieu (Micha, 1994). Avant le passage cité, Merlin raconta l'histoire des deux tables antérieures et du lien entre Joseph et Jésus. De cette façon Merlin obtint une nouvelle valeur – créateur de l'idée de la troisième table – et aussi devient-il évident que Merlin est aussi prophète d'une nouvelle société qui se réunira autour de cette table d'une signification profondément religieuse et symbolique. Ainsi, Merlin préside à la genèse d'un monde idéal (Zumthor, 1943).

Par la suite, l'épisode très important pour l'histoire est le moment où Arthur fut engendré et où Merlin l'annonça à Uterpandragon : « Et ensi vinrent li troi jusques a la chambre Ygerne, qui estoit ja couchie, et au plus tost qu'il porent firent il lour signour couchier. Ensi jurent li rois et Ygerne cele nuit, et en cele nuit engenra il le boin roi qui fu apielés Artus. [...] "Sire, vous m'avés en couvent que vous me donrés l'oïr que vous avés engendré, qu'il n'est pas raisons que vous le tiegniés a vostre fil. Et vous avés la nuit et l'eure en escrit qu'il fut engendrés, et si savés bien que vous l'avés engendré par moi ; [...] Et chou est la chose dont tu me porras mieus aidier que je aie l'enfant." » (I, pp. 111 ; 114-5). De cela nous voyons que la conception d'Arthur fut orchestrée par Merlin lui-même ; c'est lui qui rendit public l'affection d'Uterpandragon envers Igerne, c'est Merlin qui lui proposa de changer d'aspect et de pénétrer le château du duc de Tintagel, et c'est lui, enfin, qui fit savoir à Uterpandragon qu'il eut engendré un fils. Il devient assez claire que le royaume d'Arthur et la prospérité qui en est issue, longuement voulus, ne seraient nullement possibles, inimaginables même, sans l'intervention de Merlin.

Ensuite, nous arrivons à l'épisode où Merlin trouva Auctor, déjà en route pour prendre l'enfant, et le lui donna : « Et cil a qui li enfes fu bailliés s'en ala au plus tost qu'il pot a Auctor. [...] "Auctor, je t'aport un enfant, et si te pri que tu le faces norrir plus richement que le tien meismes. Et bien saches que se tu le fais, grans biens t'en venra a ti et a tes hoirs." [...] Et Auctor prist l'enfant, si le vit moult biel, si li demande se il estoit baptisiés. Et cis li dist que nennil : "Mais orendroit le fai baptisier." Et Auctor respont : "Moult volentiers." Et lors prist l'enfant et li demanda coument il avroit non. Et il li dist qu'il averoit non Artus. » (I, pp. 125-6). Après qu'Uterpandragon eut parlé avec Merlin et après s'être mis d'accord sur le sort de l'enfant, Uterpandragon parla à Auctor et le pria de prendre l'enfant que lui serait donné et ce dernier accepta. Ensuite Uterpandragon ordonna à Igerne de donner l'enfant, à peine né, à l'homme qui viendrait le prendre. Cet homme, d'apparence un vieillard, est bien sûr Merlin déguisé, qui prit bébé Arthur et l'emporta à Auctor qui le prit à son tour et consentit à le baptiser. L'intéressant est ici que Merlin ne dit pas à Auctor qui il est vraiment ; la seule chose dont les deux protagonistes de cette scène sont sûrs est que l'enfant en question est vraiment l'enfant que le roi a envoyé. « Et Auctor respont : "Sire, que dirai jou le roi qui le m'a baillié, ne vous qui estes ?" Et cil li dist : "Tu ne saveras ore plus a ceste fois." » (I, p. 126). Il est à remarquer de ces deux phrases courtes qu'Auctor voulut savoir qui est cet homme que lui eut apporté l'enfant, mais Merlin, rusé et prudent de ne pas se faire lier directement à cette suite d'événements qui résulteront cruciales pour l'histoire arthurienne en général, déclina de lui

révéler son nom. Cela donne une nuance mystique à l'événement, mais la situation est claire au lecteur, quoique vague et peu claire pour les deux personnages en question. Si les événements cités précédemment semblent avoir peu de relevance à ce sujet, celui-ci est sans aucun doute d'une grande importance pour le développement de la légende arthurienne, et ainsi de l'histoire du Graal.

Le dernier épisode, qui finit cette suite où nous cherchions à montrer l'importance du personnage de Merlin dans le développement de l'histoire du Graal, est celui où Merlin vint au roi mourant pour lui dire que son héritier « [Arthur] sera accomplissables de la table reonde » (I, p. 131) et qu'il serait le maître du royaume. Uterpandragon mourut et les barons s'adressèrent à Merlin, qui étaient aux côtés du roi à la fin, et le prièrent de leur donner conseil sur l'élection d'un nouveau roi alors que leur seigneur était mort : « "Pour chou te prions nous pour Dieu et requérons que tu nous aiues a eslire tel homme qui le regne puisse gouvrenier au pourfit de sainte eglise et au salut dou peuple." Et Merlins lour dist : "Signour, je ne sui mie Dius que je doie tel affaire conseilier ne que je doie eslire roi ne gouvrenour. Mais se vous acordés a mon conseil, je le vous diroie. Et ne vous (vous) i acordés pas se je ne le vous doing boin." » (I, p. 132). L'on n'est pas encore arrivé au moment où Merlin prédit, très clairement et très peu clairement à la fois, comment l'héritier et nouveau roi sera choisi, voire révélé. Ce particulier passage mérite néanmoins une grande attention ; les barons considérèrent Merlin digne de les aider avec un devoir très difficile, et pourtant il les refusa en disant qu'il n'était pas digne de faire partie dans une telle décision qui n'appartenait qu'à Dieu. C'est paradoxal vu que tout ce que Merlin fait est dirigé vers un seul but – faire en sorte qu'Arthur s'assoie sur le trône breton et accomplit la mission divine de créer une société parfaite qui refléterait les principes d'un monde idéal avec la complétion d'une troisième table. Quand même, en tant que conseiller royal, Merlin ne tourne pas le dos aux barons – il prédit une élection qui sera faite par Dieu lui-même et qu'elle est à suivre sans détourner et sans la douter : « "Et je vous sui pleges, se vous le faites otroier au peule, si comme chascuns a mestier de boin gouvrenour, que il par sa bonté et par sa humilité a cele feste qui est apielee Noel, ou il li plot a naistre hom si voirement que il nasqui roi de toutes choses, que a chelui jour nous eslise tel homme a roi, qui soit a son plaisir et a sa volenté faire. Aussi vraiment nous fache il vraie demoustrance a chelui jour de soi a son plaisir et a sa volenté en tel maniere que li peules connoisse que pour cele election sera rois sans election d'autrui." » (I, p. 132). Cette prédiction de Merlin, quoique vague, est pourtant très explicite : un homme sera élu roi, il faut l'annoncer au peuple

en sorte que l'élus soit reconnu comme tel, il sera élu à Noël¹⁵, ce qui est hautement symbolique étant donné que Dieu élira le futur roi du plus grand royaume de la terre le jour où son fils descendit sur terre et devint homme, et enfin le peuple devra reconnaître l'élus comme unique possible héritier étant donné qu'il serait choisi « a plaisir et a volonté » divine « sans election d'autrui ».

Les épisodes cités semblent être tirés du texte sans particulière stratégie, et pourtant il y en a une. Ils sont tirés du texte comme indépendants les uns des autres à première vue, mais il faut noter le trait chronologique entre le premier (prophétie des deux dragons) et le dernier (révélation du futur du royaume à Uterpandragon) qui les lie ensemble. Nous n'avons en rien modifié les épisodes traités. Nous avons choisi ce procédé pour montrer l'évolution de l'histoire (toujours ayant à l'esprit l'impact de Merlin sur l'histoire du Graal) telle qu'elle nous a été présentée par l'auteur. En réfléchissant sur cette suite d'épisodes il nous est impossible de ne pas nous apercevoir d'un lien de causes et conséquences tissé à travers tout le roman, particulièrement dans les épisodes ci-mentionnés. Il est clair que si les trois soldats eussent tué Merlin sur place, l'histoire n'eût pas vu sa fin, Merlin ne fût pas venu devant Vertigier, Pandragon et Uter n'eussent pas reconquis le royaume breton etc. La suite est bien claire, même sans la mentionner. Pourquoi donc sortir les épisodes en question et en parler autant ? Il est très important de voir quels sont les moments clés (à notre humble avis) pour le développement de l'histoire où Merlin joue le rôle principal et où il est sans aucun doute le seul responsable du sort des personnages et de l'histoire. Ce que nous avons cherché à montrer était exactement que Merlin est responsable de l'évolution de l'histoire et que tout ce qui arrive est d'une manière ou d'autre orchestré par Merlin. Si Arthur et ses chevaliers sont les personnages avec qui le Graal atteint le niveau auquel il est tout aujourd'hui, Merlin est définitivement derrière toute aventure, toute geste et toute entreprise réalisée ou vécue par roi Arthur et ses compagnons de la Table Ronde. Bien sûr, cette suite des sinon-alors ne se limite pas exclusivement au *Merlin*, elle remonte au *Joseph* et crée un bel cadre et une belle introduction / explication, qui aurait rendu clairs tous les événements et aventures à venir dans le *Perceval* de Robert de Boron. Néanmoins, si l'on met à part le *Perceval* de Robert, et si l'on ne considère que le *Conte du Graal*¹⁶, l'on arrive à comprendre, grâce à cette suite des causes et conséquences, comment le royaume de Logres atteignit ce niveau de prospérité spirituelle qu'il avait, com-

¹⁵ Nous savons néanmoins qu'Arthur ne sera couronné et sacré qu'à la Pentecôte.

¹⁶ Toujours ayant à l'esprit l'histoire qui n'avait pas été élaborée avant l'œuvre de Robert de Boron, qui offrit au lecteur un « préface » au *Perceval* de Chrétien de Troyes.

ment Arthur devint roi, comment le Graal arriva en Occident et pourquoi il a une telle signification qu'il a, et bien sûr, comment et pourquoi il est lié au règne d'Arthur.

2.4. MAGIE AU MOYEN ÂGE

En parlant aujourd'hui de la magie, des sorcières et des magiciens, nous avons en tête les stéréotypes imposés par le Moyen Âge et les siècles suivants. Le concept de la magie existe depuis les premières civilisations et persista dans chaque civilisation suivante. Le concept que nous connaissons aujourd'hui nous est venu de la Grèce ancienne à travers les Romains. Aujourd'hui nous savons que « magic (from *μαγεία*) is used to define ideas or persons who fall outside the norms of society and are thereby marked as special due to a sense of mysterious power inherent in their status » (Jolly *et al.*, 2002 : 6). Il est donc clair qu'aujourd'hui, aussi qu'aux temps de l'antiquité, la magie est un trait exclusif séparant un sujet (personne ou idée) du reste de la société. Pour les sociétés antiques, la magie faisait partie de la vie quotidienne, elle était largement pratiquée et bien estimée dans les cercles les plus hauts de la société. La magie, voire le surnaturel ayant à faire avec l'inexplicable, a été depuis toujours tissée dans la société humaine. Aujourd'hui nous comprenons la magie en tant que « an intersection between science and religion » (Kieckhefer, 2010 : 200). Ce « art » était même voulu chez certains individus, tel que les rois et les chefs de guerre des anciennes civilisations. Rappelons-nous que les chefs grecs consultaient les oracles sur la volonté des divinités concernant les exploits belliques. Pour ne pas énumérer d'autres temples prophétiques, mentionnons seulement les Delphes. Et ce n'était pas seulement les chefs de guerre qui allaient voir les prophètes, le peuple lui-aussi avait cette habitude, sous n'importe quel prétexte. Les Romains avaient, eux-aussi, une tradition de consulter les oracles pour savoir ce qui leur attendait dans l'avenir, ou pour chercher l'aide et remède pour le mauvais sort, une maladie ou un malheur. Nous connaissons aussi les prêtres, les *auguri*, qui étudiaient le vol et les mouvements des oiseaux sur le ciel pour l'interpréter à ceux qui venaient chercher leur conseil. Il faut mentionner cependant que tous les prophètes, de n'importe quelle civilisation ou religion, étaient / sont des intermédiaires entre le divin, quel qu'il soit, et le terrestre.

La tradition magique remonte donc très loin dans l'histoire, mais devient objet des changements et des critiques au Moyen Âge. Nous connaissons très bien la nature « révolutionnaire » et extrêmement perturbée de cette période qui eut un très grand impact sur toutes les couches de la société, surtout sur la religion, qui est devenue dorénavant complètement institutionnalisée. Le merveilleux antérieur est devenu interdit, stigmatisé et « diabolique ». L'Eglise catholique et le monde chrétien médiéval faisaient partie d'une société fortement exclusive ayant

peur de certains aspects de la culture antique (par force païenne) – par exemple le recours volontaire à la magie comme source de savoir et de sagesse. Peut-être était-ce une réaction aux persécutions des premiers chrétiens à l'Empire romain, mais cela ne nous concerne pas. Nous savons, par contre, que la christianisation de l'Empire romain a mené pas à pas à la prohibition de toute forme de religion païenne (Jolly *et al.*, 2002). Ce qui nous intéresse est que les regards sur la magie changeaient radicalement à travers le Moyen Âge ; une liste vague de pratiques est passée à un véritable culte (Jolly *et al.*, 2002). Donc pour pouvoir comprendre ce que la magie était pour la société médiévale, il faut aussi la « décomposer ».

D'après le *Dictionnaire du Moyen Âge*, le terme « magie » est donc employé avec un sens restrictif et négatif en Occident médiéval (Gauvard *et al.*, 2002). En tant que théurgie chrétienne, la magie n'apparut qu'au tournant des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, et sa définition ne fit pas de progrès tout au long de l'époque. D'ailleurs, le Moyen Âge connut une distinction de la magie en deux principales parties : magie blanche et magie noire, l'une licite et l'autre venant du côté du Diable (Gauvard *et al.*, 2002 ; Le Goff, 1985). Néanmoins, la différence fut tellement vague qu'il était impossible, même aux grands intellectuels médiévaux, d'établir une ligne de distinction claire et fixe. Cette incapacité de différencier le « blanc » du « noir » aboutit à une opinion générale du bas Moyen Âge que chaque magie peut être démoniaque (Kieckhefer, 2010). Quand même, il y eut une différence dont nous sommes sûrs, et c'est que l'art magique peut être séparé principalement en *prestigium* (qui relève des illusions de sens) et en *maleficium* (qui provient d'une soumission des démons au pouvoir des magiciens) (Gauvard *et al.*, 2002). Donc, il s'agit plus ou moins toujours des magies blanche et noire. Une autre interprétation est aussi possible, où la magie est divisée en magie naturelle (diffère en peu de la science, une branche de la science qui s'appuie sur les pouvoirs cachés de la nature) et en magie démoniaque (une perversion de la religion se servant de l'aide des démons pour gérer les affaires des hommes) (Kieckhefer, 2010). Bien sûr, avec l'évolution de la société, des institutions et de la pensée médiévales, la perception de la magie évolua elle-aussi. Ainsi, nous avons plusieurs sous-types de magie : sorcellerie (le terme sous-entend généralement une magie malfaisante, destinée à causer la maladie ou la mort (Gauvard *et al.*, 2002)), nécromancie (le terme sous-entend la divination par l'évocation des morts (CNRTL.fr, accédé le 7 janvier 2019, <http://cnrtl.fr/definition/n%C3%A9cromancie>)), magie d'amour, etc. Il est très intéressant de noter que le Moyen Âge ne connut pas la différence entre les termes « magie » et « nigromantia / nigremancie / nécromancie » ; les deux étaient quasi synonymes. Quand même, « sorcellerie » fut le terme le plus fréquent pour décrire une magie s'appuyant sur les

sciences occultes (Jolly *et al.*, 2002). Pour définir les sciences occultes de la nature (*virtutes occultae*) l'on pourrait dire que c'est « a power that is little known and arouses awe » (Kieckhefer, 2010 : 12).

De l'autre côté, Jacques Le Goff offre une troisième distinction du merveilleux, dont la magie fait une partie. Pourtant, il ne parle point de la magie proprement dite, mais du « merveilleux ». Il dit que « aux XII^{ème} et XIII^{ème} l'on voit une irruption du merveilleux dans la culture savante » (1985 : 20), et, quoique paradoxal, cela l'avait rendu moins dangereux pour l'Eglise qui « l'apprivoise même » (1985 : 21). Il semble paradoxal que l'Eglise décida d'accepter un système aussi hostile, tel que le merveilleux, et de l'utiliser pour promouvoir le programme et les dogmes officiels puisque, dit Le Goff, « Todorov écrit que le merveilleux laisse toujours un résidu surnaturel que l'on n'arrivera jamais à expliquer par autre chose que le surnaturel » (1985 : 22). L'Eglise prit donc le surnaturel, auparavant marqué comme dangereux, et le traita en tant qu'œuvre d'un autre surnaturel qui fût sur sa mesure – voire, Dieu. Alors même ce merveilleux « domestiqué » cache maintes traces des systèmes antérieurs, forcément païens par rapport au christianisme de l'époque. Le Moyen Âge distinguait ainsi trois termes, tous les trois ayant pour sujet la même chose – le surnaturel inexplicable en termes scientifiques même aujourd'hui : *mirabilis*, *magicus* et *miraculosus*. Le *mirabilis* signifia le merveilleux avec ses origines préchrétiennes, le *magicus* représenta un surnaturel maléfique ou satanique, tandis que le *miraculosus* eut un sens restreint du vaste domaine du merveilleux (< *miraculum*) (Le Goff, 1985). Le merveilleux chrétien est bien spécifique puisqu'il ne connaît qu'un seul auteur, Dieu. Pourtant, il est impossible de parler de la thaumaturgie comme d'un type de magie puisque le pouvoir de faire des miracles n'appartient qu'à Dieu (Gauvard *et al.*, 2002). Le surnaturel était, pour les auteurs médiévaux, trop fréquent et trop présent dans la vie quotidienne de toutes les couches de la société pour qu'ils pussent le laisser tranquille. Donc au cas de quelque chose de surnaturel, les auteurs médiévaux parlaient de « merveilles » (Gauvard *et al.*, 2002). Et nous devons nous demander : pourquoi est-il ainsi ? Et la réponse est bientôt claire – c'est la société, sous forte influence institutionnelle et du catéchisme, qui marqua la magie comme quelque chose de très dangereux, pénible et possiblement fatal. Notez bien que nous parlons toujours du merveilleux, et si le surnaturel apparaissait et s'il était œuvre de Dieu, il était voulu et respecté. Toute autre forme de surnaturel, sans un lien ferme entre Dieu et soi, était au risque d'être condamné. D'ailleurs, la peur, nous oserions dire, « panique » du surnaturel qui est forcément diabolique et maléfique, qui règne tout aujourd'hui (et qui semble servir de moule pour de nombreux films d'horreur) trouve ses racines au Moyen Âge.

Nous avons mentionné, quelques lignes en amont, qu'il y avait une irruption du merveilleux dans la culture savante dans les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles. La magie attira beaucoup d'attention, quoiqu'elle fût très dangereuse et redoutée puisque « even when magic was explicitly demonic, then, it held a kind of romantic fascination » (Kieckhefer, 2010 : 113). La cour montrait une grande fascination pour la magie, c'était un espace parfaitement fertile pour l'épanouissement de la magie, à partir du XIV^{ème} siècle (Kieckhefer, 2010). C'est donc la cour (et la littérature) à qui nous devons un « remerciement » pour la propagation de la magie – quoique la cour eût peur de la magie, elle voulait lui accorder un statut différent dans la littérature (Kieckhefer, 2010). Comme l'Eglise dénonça les *magi*, la littérature y prit intérêt (Zumthor, 1943). Néanmoins, il faut être prudent pour ne pas tomber dans le piège de la généralisation. Il n'est pas exact que tout le Moyen Âge persécutait la magie ; il y avait une peur très forte – c'est vrai – mais les vraies persécutions juridiques, à un niveau plus ample, prirent place à partir de la fin XIV^{ème}, début XV^{ème} siècle. Nous en trouvons plusieurs raisons : une grande famine présente en Europe, la peste noire¹⁷ qui ravagea l'Europe entre 1346 et 1351-1352, l'effondrement des banques italiennes septentrionales, une longue absence de la papauté hors Rome (1309-1376) (*Larousse.fr*, accédé le 9 janvier 2019, <https://www.larousse.fr/encyclopedia/groupe-personnage/Avignon/106906>), les législations cléricales et séculaires variées contre la magie qui firent de plusieurs infractions (considérées auparavant séparément (magie, sorcellerie, divination, nécromancie)), un seul délit dont « [the] essence was defined as a conspirational alliance with the devil » (Jolly *et al.*, 2002 : 231), un remaniement des économies et structures locales, et l'intrusion de nouveaux systèmes législatifs qui déclarèrent certaines pratiques illégales (Jolly *et al.*, 2002). Cependant, quoique les procès en sorcellerie fussent beaucoup plus pratiqués au XV^{ème}, ils furent assez répandus déjà au XIV^{ème} siècle (Kieckhefer, 2010). En outre, les persécutions furent complètement inconnues à certaines régions (Jolly *et al.*, 2002).

2.5. ENCHANTEUR AUTANT QUE PROPHETE

Pendant ce parcours, nous avons vu d'où provient Merlin, quelles sont les origines de sa légende, comment le personnage s'est développé à travers les œuvres, quel est son rôle dans le cycle breton et conséquemment dans l'histoire / la légende du Graal, et quels sont les traits qui le rendent aussi « problématique » pour une étude / analyse plus détaillée. Le point principal

¹⁷ Propagée par des navires génois en provenance de Crimée, la peste frappa d'abord la Sicile (1347) et se répandit en 1348-1349 en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne et en Europe centrale. Elle gagna ensuite la Scandinavie et les confins polono-russes. Elle tua environ 25 millions de personnes en Europe occidentale, soit le tiers de la population (*Larousse.fr*, accédé le 9 janvier 2019, https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/Peste_noire/137765).

de ce mémoire est de chercher, sortir et montrer les preuves du texte sous étude les caractéristiques qui font de Merlin un enchanteur et ainsi donner raison à l'épithète qui est devenu inséparable du personnage.

Quoique Merlin soit depuis toujours connu comme Prophète ou Devin, notre tâche ne consistait pas à lui ôter cet appellatif et le traiter comme enchanteur de manière exclusive, mais de lui ajouter cette caractéristique qui, à notre avis, semble provoquer une « peur » et défaveur chez la plupart des étudiants de Merlin. Il est intéressant de considérer le Prophète sous un autre nom et avec d'autres caractéristiques puisque, il nous semble, cette défaveur est provoquée par l'injure que les adversaires de Merlin lui lançaient – « enchanteur » (Zumthor, 1943) – qui est d'autant plus intéressante plus l'on l'évite. Il était habituel, et il l'est aujourd'hui, l'appeler Prophète, Divin, Sage. Cependant, si nous considérons Merlin comme une personification du druide (acceptable à l'entour de l'an 1200) (Markale, 1992), ou sinon, que nous acceptons le fait que Merlin provient forcément d'une tradition préchrétienne, sans considérer les druides, nous sommes obligés au moins de considérer le trait magique qu'il possède. Merlin est ici au carrefour des traditions, dont il est sans aucun doute le centre, puisque « Merlin is a somewhat dangerous agent through whom the supernatural approaches the knightly world » (Swanton, 1987 : 185). Avec Merlin « the Celtic underworld is integrated with the Christian supernatural in the world of medieval romance » (Saunders, 2009 : 216). Nous avons vu précédemment que la magie était bien redoutée au Moyen Âge et que le champ du merveilleux était un terrain vague où les limites entre les « facultés » et pratiques acceptables et celles inacceptables étaient quasiment inexistantes, présentes bien sûr mais d'une façon extrêmement confuse. Avec Robert de Boron, Merlin atteint son vrai potentiel magique, tandis que chez Geoffroy la magie est présentée « as science, as a triumph of "methods which are quite new and until now unheard of in our day" » (Putter, 2009 : 42).

Nous n'avons trouvé dans le texte que quelques exemples où les traits magiques sont saillants. Quand même, les exemples nous sont très utiles pour montrer comment l'auteur ne put pas s'en passer ni les sortir du texte. Ces exemples nous donnent un lien avec la tradition dont Merlin est issu et qui était bien connue et acceptée par les lecteurs / écouteurs médiévaux.

La magie de Merlin peut être divisée en trois catégories : 1) métamorphoses, 2) pouvoir sur-humain / magique sur les objets et 3) objets enchantés. Voilà les illustrations :

1) métamorphoses :

a1) « Et vint en la ville comme un boskillons, une cuignie a son col, uns grans housiaus cauchiés et en une cotele toute despanee, et fu moult hurepés et ot moult longue barbe et sambla homme sauvage. [...] Et Merlins ala avant, si lour dist : "Signour message, vous ne faites mie bien le besoingne vostre signour, que il vous commanda a querre le devin qui a a non Merlins." » (I, p. 63)

a2) « Si avint chose que li uns de chiaus qui estoient avoec li trova une grant plenté de bestes et un homme moult lait et moult contrefait qui ces bestes gardoit. Et chis qui le trouva li demanda qui il estoit. Et il disoit que il estoit de Northomberlande, serjans a un preudomme. [...] "Je sais bien que vous querrés Merlin, mais vous ne le poés ensi trouver devant que che que il meismes voelle." » (I, pp. 65-6)

a3) « Ensi attendi li rois tant que un jour avint que il revenoit dou moustier, si vint devant lui uns moult biaux preudom bien viestus et moult bien sambla preudom. [...] Et li preudom li dist : "Sire, vous n'estes mie si sages que vous le puissiés connoistre quant il parole a vous. Et appielés cheus qui vous avés amené qui Merlin doivent connoistre ; si lor demanés si je porroie icil Merlins estre." » (I, pp. 67-8)

b1) « Et Merlins vint a l'onsime jour et ot prise la samblance d'un garchon a l'amie d'Uter. Et vint en la place ou il le vit devant son frere, et li dist : "Sire, madame vous salue et vous envoie ces lettres." [...] Et Merlins dist chou que Uters plus volentiers ooit. » (I, p. 72)

b2) « Et Merlins se traist a une part et prist la samblance que il avoit lors quant il parla a Pandragon. [...] Et li rois [li] dist : ["Je cuit ce soit] Merlins." » (I, p. 73)

b3) « Et Merlins, si tost que Uters fut fors, prist la samblance dou garchon qui avoit apporté les lettres. Et quant Uters et Pandragon cuidierent trouver le preudomme el pavillon, si trouverent le garchon. Et quant Uters le vit, si dist : "Sire, je voi merveilles, que je laissai ore chi le preudomme [...] et ore n'i truis que ce varlet." » (I, pp. 73-4)

c) « Lors s'en vont, si donna samblance lui et Urfin. Et quant il furent dessamblé, si revinrent arriere au roi. Merlins li aporta une herbe et si li dist : "Sire, frotés vostre visage de ceste herbe et vos mains." Li rois le fist, et quant il ot chou fait, si ot tout apertement le samblance le duc. Et lors dist au roi : "Sire, or vous souviegne se vous veistes onques Jourdain." Et li rois dist : "Oil, je le connois moult bien." Et Merlins vint a Urfin, si li remist la samblance Jourdain et lors l'amena par devant le roi. Et Urfin dist : "Je ne le connois pour nul homme se che

n'est pour le duc." Et li rois d'Urfin k'il li samble Jourdain. Et quant il orent un poi ensi esté, si regarderent Merlin, si lour fu avis que che fust Bretiaus. » (I, pp.110-1)

2) pouvoir surhumain / magique sur des objets :

« Quant il i furent venut, si lour moustra Merlins moult grosses pierres et lour dist : "Veschi les pierres que vous emporterés." Quant cil virent les pierres, si le tinrent a moult grant folie. Et disent que tous li mons n'en torneroît une, ne teus pierres ne meteront il pas en leur vaissiaus, se Dieu plaist. [...] Lors fist Merlins par forche d'art apporter les pierres d'Irlande, qui encore sont en le chimentie[re] de Salesbieres. » (I, p. 93)

3) objets enchantés :

a) « Et quant cil qui avoient offert furent issu, si fu ajorné, et lors vinrent devant le moustier, et virent [devant la porte del moustier, devant la galilee] un perron tout quarré en quatre costes, [...]. Et sour cel perron avoit en mi lieu [une englume de fier] largement demi pié (de fier) haute. Et parmi cel[e] englume ot une espee ferue duscu'au heut. [...] Lors esgarda li [arche]vesques et vit lettres d'or qui estoient a[u] pomel de] l'espee, si les liut, et disoient que cil qui osteroit cele espee, il seroit rois de la terre par l'election Jhesucrist. » (I, pp. 134-5)

b) « Lors ala la porcessions au perron. [...] Ore dist li contes que Artus fu agenoilliés et prist l'espee as ses mains jointes et le leva de l'englume aussi legierement comme se elle n'i tenist riens. Et lors porta l'espee entre ses mains (et) toute droite, et le menerent a l'autel et il le mist sus. Et quant il il l'i ot mise, si le sacrerent et oinsent et fissent tout chou c'on doit faire a roy. Quant Artus fu sacrés et la messe chantée, s'e[n] issirent dou moustier, si esgarderent, et ne virent point del perron, et ne sorent qu'il fu devenus. » (I, p. 146)

En parlant des métamorphoses de Merlin, nous nous rappelons qu'en tant que l'Antéchrist, il a le don de changer d'aspect (Franz, 1999). Il est intéressant que Merlin utilise très fréquemment la métamorphose comme stratagème pour jouer des tours aux gens qui venaient le chercher et pour mettre à l'épreuve les intentions autrui (notamment avec Pandragon et Uter). Nous disons exprès « jouer de tours » à autres personnages puisque nous ne pouvons pas ignorer un aspect de divertissement que l'œuvre de Robert possède (ce qui est clair des épisodes où Merlin éclata de rire, comme par exemple quand il déjoua Uter dans l'épisode 1b de la liste). Toutefois, les métamorphoses restent toujours voilées de mystère étant donné que nous n'arrivons pas à savoir comment Merlin réussit à se transformer. Il est logique de penser tout de suite à l'usage de la magie. Même le texte nous l'impose (épisode 1b3, « "Sire, je voi

merveilles [...] » ; voir p. 24 du présent travail, cit. Gauvard *et al.*). Chaque fois que nous tombons sur une métamorphose (1a et 1b) Merlin vient déjà transformé en un autre (dans ce cas, nous ne savons mie comment il le fait), ou le texte nous offre la formule « il prist la samblance » de quoi nous pensons tout de suite à une magie qui est volontaire et consciente. Et pourtant, l'art à l'aide duquel Merlin opère ces transformations nous échappe. Si l'on considère les épisodes 1b1, 1b2 et 1b3, nous pouvons remarquer que si Merlin se métamorphosait, il était seul et l'autre personnage venait de quitter la scène. Il faut noter quand même que le lecteur du texte sait à tout moment que le personnage à l'apparence bien décrite est définitivement Merlin, même s'il apparaît pour la première fois sous telle forme. L'auteur même ne nous le cache pas – dans l'épisode 1a1, nous voyons un bûcheron s'approcher au messager de Pandragon (dont la description de l'aspect est assez détaillée pour un texte de l'époque) et le texte nous dit explicitement que c'est Merlin : « Et Merlins ala avant, si lour dist [...] ». Même si le texte ne dit pas de manière explicite qu'il s'agit de Merlin quant aux métamorphoses, en outre de ce passage, la narration et la logique du texte l'imposent. Néanmoins, le texte offre, une seule fois, une explication de l'art de Merlin. C'est l'épisode 1c où Merlin changea les aspects d'Uterpandragon et d'Ulfin, et nous savons qu'il le fit à l'aide d'une herbe : « Merlins li aporta une herbe et si li dist : "Sire, frotés vostre visage de ceste herbe et vos mains." ». La chose qui arrive par la suite est qu'Uterpandragon ressembla au duc de Tintagel. Le même arriva avec Ulfin. Mais Uterpandragon fut le seul à se faire transformer par une herbe – Merlin « remist la samblance Jourdain » à Ulfin, mais l'herbe n'est pas mentionnée. Le même arrive avec la transformation de Merlin en Bretel. Nous ne savons pourtant comment Uterpandragon put prendre « la sambance » du duc et de personne d'autre, mais au moins nous savons que c'est l'herbe qui servit à les transformer. Maintenant, nous pouvons en déduire que c'est à travers les herbes que Merlin changeait son aspect même si le texte ne le mentionne pas explicitement, ce qui est autant probable que la pensée qu'il doit sa faculté de métamorphose à son origine diabolique (Micha, 1980). Dans cette épisode où il change l'aspect d'Uterpandragon pour l'introduire de suite dans le lit d'Igerne, il devient enchanteur de la pire espèce (Poirion et Walter, 2005).

Le point suivant nous avons classifié comme « pouvoir magique sur des objets » et l'épisode au centre d'intérêt est celle des pierres d'Irlande (ép. 2 de la liste). Micha dans son *Etude sur le Merlin de Robert de Boron. Roman du XIIIe siècle* (1980) dit très bien que cet épisode offre un bon exemple du merveilleux puisque nous avons l'usage des « forches d'art ». L'épisode

est postérieur à la bataille de Salisbury où Merlin persuade Uter¹⁸ d'envoyer des navires en Irlande pour chercher de grandes pierres qui serviraient de monument aux morts dans la bataille, entre autre pour Pandragon lui-aussi péri. A l'arrivée des hommes envoyés, nous apprenons que faire bouger les pierres est impossible donné leur taille et poids. Mais Merlin intervient et « fist [...] par forche d'art apporter les pierres d'Irlande ». Nous ne savons pas en quoi consistent ces « forches d'art », nous ne pouvons que spéculer et renvoyer le lecteur à la magie, au merveilleux. Il est d'ailleurs assez évident qu'ici Merlin a recours à un procédé magique, qui semble être indépendant de son don prophétique, pour accomplir ce prodige (Poirion et Walter, 2005). Ce détail n'est pas l'invention de Robert, il l'a repris à Geoffroy et à son *HRB* où, dans le même épisode il écrit : « Deficientibus itaque cunctis, solutus est Merlinus in risum suasque machinationes confecit. » (Zumthor, 1943 : 32). Zumthor continue :

« Il se peut qu'à l'origine de ce récit il y ait eu quelque tradition populaire relative au monument mégalithique de Stonehenge près de Salisbury. Que tel soit le cas, ou que Geoffroy l'ait inventé de toutes pièces, l'épisode a pour but dans l'*HRB* de lier l'explication d'une des plus remarquables curiosités archéologiques de l'île à la fois au souvenir du règne glorieux d'Aurelius, d'une revanche éclatante prise par lui sur ses ennemis, et du prophète Merlin. » (1943 : 32).

Donc, la magie utilisée dans cet épisode remonte à l'œuvre de Geoffroy (*machinationes* ici veut dire gestes magiques ; voir p. 9 du présent travail, note n°7). Toutefois, le lien entre Merlin et la magie est indiscutable, il est impossible de nier que le transport et l'érection des pierres d'Irlande soient opérés par Merlin, surtout si l'on considère le texte qui rend explicite l'impossibilité de faire bouger les énormes blocs de pierre. Cet épisode, comparé aux épisodes de métamorphoses, semble beaucoup moins élaboré et d'une signification moins relative par rapport à l'ensemble de l'histoire. Oui, c'était un grand exploit de faire transporter les pierres jusqu'à Salisbury, mais cet épisode est présenté et raconté de cette manière probablement pour donner une signification au monument de Stonehenge et pour en expliquer l'origine. Néanmoins, pour nous, résidents du XXI^{ème} siècle orienté principalement vers la science supportée par les faits et découvertes « palpables », cette explication ne suffit pas et la réponse sur le but du monument nous fuit toujours.

Cela nous amène à l'épisode final du roman et au point culminant de notre travail. L'épisode 3 est divisé en deux (a et b) puisque nous avons deux actions magiques liées au même objet, l'une aussi brusque que l'autre : l'apparition et la disparition d'un objet enchanté, voire de l'enclume à l'épée. La première partie, 3a, est doublement intéressante : premièrement

¹⁸ Désormais appelé Uterpandragon.

puisque nous avons une description très détaillée de l'objet qui est apparu, il semble *ex nihilo*, sur le perron de l'église, avec une enclume au-dessus et une épée fichée dedans, et deuxièmement puisqu'il y a une inscription sur le pommeau de l'épée sur l'élection du futur roi. Cet épisode est d'une grande importance ne pas seulement pour notre travail à cause de ce trait merveilleux surnaturel, mais aussi pour l'histoire arthurienne et pour l'histoire du Graal. Rappelons-nous que Merlin vient à Uterpandragon mourant et lui dit que son héritier Arthur sera roi du royaume de Logres. Ensuite, le roi mort, les barons viennent à Merlin lui demander conseil sur l'élection d'un nouveau roi, mais Merlin s'y obstine en disant qu'il n'est pas digne de se mêler dans une chose si sainte et haute telle que l'élection du roi, ce qui est enfin le devoir divin. Et pourtant, ayant à l'esprit tous les épisodes précédents où Merlin a intervenu ouvertement dans le développement de l'histoire, il est impossible de ne pas penser que cette fois-ci, de nouveau, Merlin n'ait pas intervenu de sa manière caractéristique, quoique son intervention « est manifeste dans l'affaire du siège périlleux qui ne peut revenir qu'à un élu, comme dans celle de l'épée du perron et de l'élection d'Arthur » (Micha, 1980 : 89). Et la réponse, bien que peu crédible et peu rassurante, s'impose : étant donné qu'Arthur est un agent de chrétienté, d'une part, son élection ne peut pas être faite que par Dieu. Mais de l'autre nous savons que Merlin est agent de Dieu – il a pris part dans la fondation de la Table Ronde (en tant que messenger divin) et il annonce explicitement que le roi serait élu par « volonté » divine. De nouveau, il est impossible de ne pas penser à Merlin si l'on considère l'apparition de l'enclume et l'élection d'Arthur, notamment après avoir considéré tout ce que Merlin a fait, et ce que nous lisons dans le roman aujourd'hui, pour mener l'histoire à une fin parfaite, qui pourtant ne s'arrêtera pas sur ce fait¹⁹. Néanmoins, nous pourrions essayer d'expliquer l'absence peu crédible de Merlin dans cet épisode par la tendance de l'auteur qui aurait voulu sortir Merlin de cet acte pour ne pas souiller un moment tellement sacré tel que l'élection divine d'Arthur. En plus, ainsi, le règne d'Arthur ne peut jamais être critiqué ni son droit au trône contesté, ce que n'aurait pas été le cas si Merlin avait intervenu directement dans le processus. Le roi n'a pas de pouvoir réel s'il n'est pas soutenu et confirmé par une autorité spirituelle (Markale, 1981). C'est pour cela que Merlin s'éloigne, au moins de manière physique, de la scène pour ne pas provoquer de doute quant à l'élection d'Arthur. Il est très important de considérer cet épisode puisqu'il n'existe pas chez Wace ni chez Geoffroy ; il semble que Robert a puisé l'inspiration pour cet épisode dans les légendes bibliques. Tirer l'épée n'est plus une mission divine à remplir, c'est pour conquérir le trône terrestre (Micha,

¹⁹ Quant au manuscrit Huth.

1948). L'enclume et l'épée sont aussi un rappel de l'origine surnaturelle de la souveraineté – l'épée a nécessairement été forgée par un forgeron appartenant à l'au-delà (Markale, 1981).

L'épisode 3b provoque autant de stupeur avec la disparition aussi brusque que précédemment. Arthur tire l'épée de l'enclume et le sacre commence. Et « quant il il l'i ot mise, si le sacrerent et oinsent et fisent tout chou c'on doit faire a roy. Quant Artus fu sacrés et la messe chantée » ; le procès du couronnement a été achevé et ainsi la prophétie a été accomplie. Par conséquent, la magie de l'enclume à l'épée est finie et elle s'est dissipée, l'enclume a disparu. De nouveau, nous ne sommes pas sûr si cela a été œuvre de Merlin, quoique nous le croyions fortement d'après tous les indices nous venus à travers la lecture. Il serait même vain aller rétorquer sur l'*auctoritas* – si elle appartient à Merlin ou à Dieu. Mais il faut avouer qu'après toute aventure, à partir de la bagarre à Kaermarthen où Merlin fut découvert jusqu'ici – au couronnement d'Arthur, nous ne pouvons ne pas croire (ou penser) que Merlin n'ait pas orchestré cet événement, qui est, sans aucun doute, son œuvre la plus précieuse.

3. CONCLUSION

Le cycle arthurien et la légende du Graal ont marqué une nouvelle étape dans la littérature médiévale avec le transfert des personnages et symboles de la réalité « païenne » (dont ils furent issus) dans la réalité chrétienne. Un des personnages les plus importants pour la constitution de ce vaste ensemble tel que le cycle arthurien et la légende du Graal est définitivement Merlin. Peu clair et toujours suscitant des discussions, le personnage est très complexe. Les sources pour le personnage remontent aux légendes celtiques des bardes fous et des prophètes des bois, sous différents noms et toujours liés à légende du roi Arthur. Le nom de Merlin est pourtant d'une date assez « récente » – il apparaît pour la première fois sous le nom latinisé *Merlinus Ambrosius* en 1134 dans les *Prophetiae Merlini* de Geoffroy de Monmouth, étant donné que les personnages censés correspondre à un Merlin historique datent du VI^{ème} siècle (Myrddin, Lailoken)²⁰.

Le Merlin que nous avons étudié ici est un personnage purement chrétien, immergé dans la légende arthurienne de manière qu'il en soit devenu la partie principale. Il fut remanié pour ne plus être seulement conseiller royal, mais aussi agent de la Providence. Par sa naissance, il est l'Antéchrist, agent des démons conçu pour s'opposer à Christ dans la bataille éternelle entre l'Enfer et les cieux. Si nous considérons Robert de Boron et son œuvre comme didactiques et moralisateurs, nous nous rendons compte tout de suite que Merlin n'est l'Antéchrist que par sa naissance et quelques traits qu'il hérita de l'incube qui l'engendra (il naît poilu, il peut parler dès sa naissance et il connaît le passé). Il possède une autre faculté qui l'exclut du domaine de l'enfer et fait de lui l'agent des cieux – il connaît les choses futures, ce qui n'appartient qu'à Dieu. Avec ce don de clairvoyance il entre dans le service des rois destinés à promouvoir la gloire chrétienne. Le monde dans lequel nous trouvons Merlin n'est plus un monde géré par la politique et par les exploits militaires (comme chez Geoffroy), mais un monde géré par la grâce divine où la tâche des rois (et par conséquent de Merlin aussi) est de respecter et propager les valeurs chrétiennes. Merlin est construit sur mesure pour donner une morale bien claire à l'histoire et pour amplifier l'importance de la pensée chrétienne dans cette œuvre qui servait de « manuel » aux lecteurs / écouteurs médiévaux. Bien sûr, il est impossible de ne pas s'apercevoir des éléments du surnaturel et du merveilleux dont le texte est plein. Cela est évident du personnage principal de notre travail et de l'appellatif « enchanteur » avec lequel les adversaires insultent Merlin. Il n'est donc pas seulement prophète – il

²⁰ Nous avisons le lecteur de se méfier de ce fait puisque la tendance de trouver un Merlin historique est sujette à constantes polémiques et critiques.

connaît le passé, il transporte d'énormes pierres « par forche d'art », il se métamorphose. Ces éléments rendent impossible une vision simple du personnage. Il faut le considérer de plusieurs points de vue à cause de la pluralité de traditions qui se mélangent dans sa personne. Quoique christianisé et correspondant à l'idéologie actuelle à l'époque, il saute aux yeux qu'il incarne plusieurs traits clairement contraires. Le personnage de Merlin est l'incarnation du paradoxe. En plus, le merveilleux mixte auquel il appartient et dont il provient, témoigne de la tendance de l'auteur d'intégrer plusieurs éléments qui ne peuvent pas être liés à première vue et d'une « fascination » pour la magie.

Le merveilleux dans l'œuvre de Robert de Boron représente un résidu des œuvres antérieures et des traditions préchrétiennes qui lui servirent de source. Bien sûr, le roman fut écrit avec une forte tendance de christianiser tout ce qui arrive dans la narration. Le merveilleux fut ainsi soumis à la discipline chrétienne pour enrichir la narration et pour tisser une histoire intéressante. Toutefois, il y a des éléments qui sont évidemment païens, mais qui ne posent pas de difficulté justement à cause du programme général de l'œuvre (qui semble être didactique et moralisatrice) et grâce à une position tout à fait particulière du merveilleux au sein de la littérature. Ainsi le merveilleux constitue-t-il une grande partie et a une grande importance dans la création de la littérature de l'époque. Cela devient bien clair sur l'exemple de *Merlin*. Bien que ce soit une œuvre manifestement marquée par la chrétienté, le merveilleux y est présent à un niveau remarquable justement grâce au potentiel que ce champ très riche en symboles et significations cachées a pour la littérature. Si l'on a à l'esprit que cette époque est une période perturbée en Europe (en termes de politique, économie et religion ; les Croisades sont à mi-chemin) et où l'influence cléricale est très forte sur chaque secteur de la société, nous pouvons apprécier l'effet que le merveilleux et le magique ont sur la littérature et sur l'enrichissement des thèmes.

4. REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Archibald, E. et Putter, A. (2009). Introduction. In Archibald, E. et Putter, A. (éds) *Cambridge Companion to the Arthurian Legend*. 1-19. Cambridge : Cambridge University Press.

Bloch, R. H. (1983). *Etymologies and Genealogies : A Literary Anthropology of the French Middle Ages*. Chicago : The University of Chicago Press.

Boron, R. de (1886). *Merlin. Roman en prose du XIII^e siècle publié d'après le manuscrit appartenant à M. Alfred H. Huth. Tome I*. Paris, G. et Ulrich, J. (éds). Paris : Librairie de Firmin Didot et compagnie.

CNRTL.fr. URL : <http://cnrtl.fr/definition/>.

Dragonetti, R. (1980). *La vie de la lettre au Moyen Âge : Le Conte du Graal*. Paris : Editions du Seuil.

Encyclopédie Larousse en ligne. URL : <https://www.larousse.fr/encyclopedia>.

Franz, M.-L. von. (1999). *Archetypal Dimensions of the Psyche*. Boston & London : Shambala.

Frappier, J. (1952). Du « Graal trestot desouvert » à la forme du Graal chez Chrétien de Troyes. *Romania*, 73, 289, 82-92. URL : https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1952_num_73_289_3306 (accédé le 6 avril 2018).

Gauvard, C., Libera, A. de et Zink, M. (éds). (2002). *Dictionnaire du Moyen Âge*. Paris : PUF.

Goodrich, N. L. (1988). *Merlin*. New York: Harper Collins.

Huot, S. (2004). The Manuscript Context of Medieval Romance. In Krueger, R. L. (éd) *Cambridge Companion to Medieval Romance*. 60-77. Cambridge : Cambridge University Press.

Jackson, W. T. H. (1985). *Challenge of the Medieval Text, Studies in Genre and Interpretation*. New York : Columbia University Press

Jolly, K., Peters, E. et Raudvere, C. (2002). *The Athlone history of witchcraft and magic in Europe. Vol. 3. Witchcraft and magic in Europe : the middle ages*. London : The Athlone Press.

Kennedy, E. (1984). Alexandre Micha. — Étude sur le « Merlin » de Robert de Boron : roman du XIII^e siècle, 1980 (" Publ. romanes et franç. ", 61). *Cahiers de civilisation médiévale*, 29, 113-114, 170-171. URL : https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1986_num_29_113_2325_t1_0170_0000_3 (accédé le 16 mai 2018).

Kieckhefer, R. (2010). *Magic in the Middle Ages*. New York : Cambridge University Press.

Lacy, N. J. (2004). The Evolution and Legacy of French Prose Romance. In Krueger, R. L. (éd) *Cambridge Companion to Medieval Romance*. 167-182. Cambridge : Cambridge University Press.

Le Goff, J. (1985). *L'imaginaire médiéval*. Paris : Gallimard, NRF.

Loomis, R. S. (1970). *The Development of Arthurian romance*. New York : W.W. Norton & Company.

Markale, J. (1981). *Le roi Arthur et la société celtique*. Paris : Payot.

Markale, J. (1992). *Merlin l'Enchanteur*. Paris : Albin Michel.

Micha, A. (1948). L'épreuve de l'épée. *Romania*, 70, 277, 37-50. URL : https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1948_num_70_277_3642 (accédé le 6 avril 2018).

Micha, A. (1980). *Etude sur le Merlin de Robert de Boron, roman du XIII^e siècle*. Genève : Librairie Droz.

Micha, A. (1994). Introduction. In Boron, R. de. *Merlin. Roman du XIII^e siècle*. Micha, A. (éd). 7-20. Paris : GF-Flammarion.

O'Riain, P. (1976). Keltska književnost. In Kogoj-Kapetanović, B. et Vidan, I. (éds) *Povijest svjetske književnosti. Knjiga 6 : Keltska, engleska i sjevernoamerička književnost; ostale književnosti engleskog jezičnog izraza i afričke književnosti*, 7-23. Zagreb : Mladost.

Paris, G. (1887). Introduction. In Boron, R. de. *Merlin. Roman en prose du XIII^e siècle publié d'après le manuscrit appartenant à M. Alfred H. Huth. Tome I*. Paris, G. et Ulrich, J. (éds). 1-80. Paris : Librairie de Firmin Didot et compagnie.

Poirion, D. et Walter, P. (éds). (2005). *Livre du Graal I : Joseph d'Arimathie ; Merlin ; Les Premiers Faits du roi Arthur*. Edition préparée par Daniel Poirion, publiée sous la direction de Philippe Walter. Paris : Gallimard, NRF.

Putter, A. (2009). The Twelfth-century Arthur. In Archibald, E. et Putter, A. (éds) *Cambridge Companion to the Arthurian Legend*. 36-53. Cambridge : Cambridge University Press.

Saunders, C. (2009). Religion and Magic. In Archibald, E. et Putter, A. (éds) *Cambridge Companion to the Arthurian Legend*. 201-218. Cambridge : Cambridge University Press.

Swanton, M. (1987). *English Literature before Chaucer*. London, New York : Longman.

Vinja, V. (1982). Književnost srednjeg vijeka do početka stogodišnjeg rata. In Vidan, G. (éd) *Povijest svjetske književnosti. Knjiga 3 : Francuska i stare književnosti francuskog jezičnog izraza ; provansalska i rumunjska književnost*. 7-70. Zagreb : Mladost.

Warren, F. M. (1888). The Old French Merlin. *Modern Language Notes*, 3, 3 (mars 1888), 77-79. John Hopkins University Press. <https://www.jstor.org/stable/2918356> (accédé le 10 août 2018).

Zink, M. (2018). *Dobrodošli u srednji vijek*. Traduit en croate par Leni Bastaić Svilar. Zagreb : TIM press.

Zumthor, P. (1943). *Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans*. Lausanne : Imprimeries réunies S.A.